

LES MIRABEAU

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Nations,
(Théâtre-Historique), le 31 octobre 1879.

DÉCORS DE **M. NÉZEL**

COSTUMES DE **M. HENRY**

EXÉCUTÉS PAR **MADAME GERVAIS**

MUSIQUE DE **M. GRESSONNOIS**

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — JEANNE ROBERT.

LES MIRABEAU

DRAME

EN CINQ ACTES, SEPT TABLEAUX

PAR

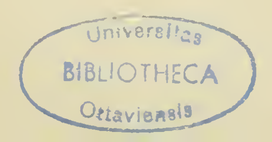
M. JULES CLARETIE

DIRECTION JEAN BERTRAND



PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1879



A LA MÉMOIRE

DE

LOUIS DE LOMÉNIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTORIEN DES *MIRABEAU*

PERSONNAGES

MIRABEAU	MM.	Paul Deshayes.
VALRAS		Clément-Just.
MARQUIS DE MIRABEAU		Gaspari.
BAILLI DE MIRABEAU		Bouyer.
BEAUMARCHAIS		René Didier.
LE VICOMTE DE MIRABEAU		H. Richard.
M. DE LA FARE		Monti.
PLACIAL		Mortimer.
LE CHEVALIER		G. Michel.
PICARDET		Charley.
PLANTADE		Samson.
GERMAIN		Vivier.
DE GUÉRIN		Chevalier.
DE RIEUX		Chervet.
POPAREL		Dalleu.
LE GAZETIER		Leduc.
GARÇON DE CAFÉ		Adrien.
PRÉVILLE		Daussier.
BAILLY		Gaston.
CABIROL		Dalleu.
UN EXEMPT		Lecomte.
UN SERGENT		Lécuyer.
JULIE DE RIEUX	Mmes	Rousseil.
HENRIETTE DE NEHRA		A. Kelly.
MADAME DE PAILLY		Raucourt.
PASCALETTE		Jenny Rose.
MADAME GUÉRIN		Adriane.
ALBINE		Jeault.
LISON		
ANDRÉE		A. Koller.
UNE FEMME DE CHAMBRE		Paule.
NANETTE		Schwartz.
UN ENFANT		Petite Eugénie.

PRÉFACE

Il n'appartient pas à l'auteur d'une pièce de théâtre, — surtout lorsque cet auteur est un critique, — de juger publiquement son œuvre. Tout au plus lui est-il permis de l'expliquer.

Le drame nouveau que vient de représenter le théâtre des Nations, est un drame historique, genre difficile, surtout aujourd'hui. La tâche est toujours délicate d'évoquer du fond du passé certaines figures diversement jugées et de faire, sur le théâtre, une œuvre qui touche de près à la politique. C'est le moyen le plus sûr de courir le double risque de ne contenter personne : ni les amis, ni les adversaires. L'important, il est vrai, est d'avoir, si l'on peut, la foule pour soi.

La critique a bien voulu reconnaître dans les *Mirabeau*, le sentiment qui a dicté la pièce. Il ne m'appartient pas d'en pallier les défauts ni d'y chercher les qualités. Cela a été fait, et bien fait ; et le meilleur moyen de donner de l'autorité à sa propre critique, c'est de respecter celle de ses confrères.

Ce qu'on me permettra de dire, pourtant, c'est qu'à l'heure où le drame est chassé de presque partout, il n'est peut-être pas mauvais de lutter en sa faveur et de livrer, à ses risques et périls, des batailles sur ce terrain littéraire.

Ce drame est vrai, dans les caractères et les détails, sinon dans la fable même. Au théâtre, l'histoire ne suffirait pas. Ces *Mirabeau*, cependant, que je mets en scène, sont des types tout faits pour le théâtre. Victor Hugo parlant des discussions qui ont lieu entre le père et l'oncle de Mirabeau l'orateur, compare la correspondance des deux vieillards, du marquis, *oiseau hagard élevé entre quatre tourelles*, comme il dit lui-même, et du bailli, à une scène de haute comédie dramatique: « Ce père et cet oncle, dit le poète, ce sont les » deux types éternels de la comédie; ce sont les deux » bouches sévères par lesquelles elle gourmande, en» seigne et moralise au milieu de tant d'autres bou» ches qui ne font que rire; c'est le Marquis et le » commandeur, c'est Géronte et Ariste, c'est la bonté » et la sagesse admirable, duo auquel Molière re» vient toujours :

L'ONCLE.

Où voulez-vous courir?

LE PÈRE.

Las! que sais-je?

L'ONCLE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

» La scène est complète; rien n'y manque, pas même » le *coquin de neveu*. »

Il faut relire, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, cette étude sur Mirabeau qui date de 1834 et qui est restée un des portraits les plus admirablement vivants qu'on ait tracés du grand orateur, le *marchand de paroles*, comme l'appelait son père.

« En 1781, écrit Victor Hugo, un sérieux débat s'a-
» gitait en France, au sein d'une famille, entre un père,
» un fils et un oncle. Il s'agissait d'un mauvais sujet
» dont cette famille ne savait que faire. Cet homme,
» déjà hors de la première phase ardente de la jeunesse
» et pourtant plongé encore tout entier dans les fréné-
» sies de l'âge passionné, obéré de dettes, perdu de fo-
» lies, séparé de sa femme, ayant enlevé celle d'un au-
» tre, avait été condamné à mort et décapité en effigie,
» s'était enfui de France, puis il venait d'y reparaître
» corrigé et repentant, disait-il, et, sa contumace pur-
» gée, il demandait à rentrer dans sa famille. »

Voilà le *sérieux débat* qui est le point de départ de mon drame.

Le héros, c'est Mirabeau, Mirabeau-l'Ouragan, Mirabeau-Tonnerre, ce gentilhomme dont la face couturée sera la tête de Méduse de la Révolution. Le bailli disait de lui : « Quant à moi, cet enfant *m'ouvre la poitrine.* » Et le père répondait : « Défie-toi, tiens-toi en garde contre *la dorure de son bec.* »

Rien de plus imposant que ces deux vieillards « que le XVIIe siècle semble avoir oubliés dans le XVIIIe comme des échantillons des anciennes mœurs. » Ils se disputent pour le neveu. *Un homme avorté, une créature disloquée, un sujet dont on ne peut rien faire*, un criminel flétri par la justice, un fléau, voilà, dit encore Victor Hugo, ce que Mirabeau était pour sa

famille en 1781. Huit ans après, malgré toutes ses faiblesses et ses taches, il est l'idole d'un peuple. On le porte au Panthéon.

Je choisis encore, dans le portrait du grand *parleur* par le grand poète, cette peinture de l'éloquence particulière au tribun : « Jusqu'à l'heure de sa mort, jamais homme ne fut plus complétement et plus constamment nié dans tous les sens que Mirabeau. L'envie était inépuisable. L'orateur doit être sans reproche, et Mirabeau est reprochable de toutes parts ; l'orateur doit être beau, Mirabeau est laid, il a la voix sèche, criarde, tonnant toujours et ne parlant jamais. Mais il était orateur parce qu'il avait souffert, parce qu'il avait failli, parce qu'il avait été, bien jeune encore et dans l'âge où s'épanouissent toutes les ouvertures de cœur, repoussé, moqué, humilié, méprisé, diffamé, chassé, spolié, exilé, emprisonné : parce que, comme le peuple de 1789, dont il est le symbole, il avait été tenu en minorité et en tutelle beaucoup au delà de l'âge de raison ! »

Le père de Mirabeau est terrible. Ce philanthrope tyrannise son enfant. C'est lui qui écrit tout uniment sans sourciller : « Le public n'est point mon juge. Je voulais gagner mon procès contre ma femme, je l'ai gagné. Je voulais faire clore ces folies, elles le sont. Je voulais faire enfermer ce forcené, il l'a été. — Il y a quatre jours que je rencontrai Montpezat, je ne l'avais pas vu depuis vingt ans. « Votre procès, me dit-il, avec madame la marquise est-il fini ? — Je l'ai gagné. — Et où est-elle ? — Au couvent. — Et M. votre fils, où est-il ? — Au couvent, — Et madame votre fille de Provence ? — Au couvent. — Vous avez donc entre-

pris de peupler les couvents? — Oui, monsieur; et si vous étiez mon fils, il y a longtemps que vous y seriez! »

Avec cela il fait des phrases :

« Je n'ai jamais voulu, dit-il, m'enversailler ni intriguer. Né d'une race privilégiée et faite pour commander aux hommes, il me plaît de vouer mon existence à établir ici-bas le règne de la fraternité universelle et à rendre les sociétés paisibles et prospères et les hommes raisonnables et vertueux.

— Tu habiteras le pays des chimères, toi! lui répond le bailli, et le marin ne l'en aime que davantage.

C'est un type superbe que le vieux bailli, dur, franc, mais détestant les demi-gentilshommes et capable de répondre à la Pompadour qui appelait les Mirabeau des *têtes chaudes:* « Les têtes chaudes valent encore mieux que les cœurs froids! »

Des accents de démocrate plein de pitié passent quelquefois dans la parole ou viennent sous la plume de cet Alceste féodal.

« Il y a aujourd'hui environ cinquante ans, passant à Mirabeau, devant la porte qui va à la fontaine, écrit le bailli à son frère, mon père étant derrière nous, un petit paysan nous salua. Faute d'attention seulement, je ne rendis pas le salut. Je ne sais à quoi je pensais. « Monsieur mon fils, dit le vieux, un coup de chapeau en vaut un autre, le chapeau n'eût-il pas de fond, et quand ce sont les petits qui saluent, on se baisse! Je ne sache pas, depuis cinquante ans, y avoir une fois manqué! »

Ces hommes se peignent ainsi eux-mêmes dans leur admirable correspondance, colorée, nerveuse, éton-

nante, comparable aux plus belles pages de Saint-Simon. Je me suis efforcé de leur conserver dans mon drame leur physionomie; mais, chose bizarre! toute citation *textuelle* de leurs paroles détonnait : tant il est vrai qu'il y a, si je puis dire, une affaire d'*ouïe* pour les décors pour le style dramatique comme une affaire d'optique.

J'ai fait revivre dans Henriette de Nehra la seule maîtresse peut-être qui ait eu sur Mirabeau une influence douce et bonne et qui l'eût sauvé. C'est M. de Loménie, l'historien regretté de Beaumarchais et des Mirabeau, qui a mis en lumière, d'après un manuscrit de mademoiselle de Nehra à lui confié par M. Lucas de Montigny, la figure touchante et charmante de l'honnête Hollandaise.

« De toutes les femmes qui ont aimé Mirabeau ou que Mirabeau a aimées c'est mademoiselle de Nehra, dit-il, qui lui a été le plus absolument dévouée. Durant plus de cinq ans elle n'a vécu que pour lui : tous les amis de Mirabeau l'ont vue se consacrer tout entière aux intérêts, au bonheur, à la gloire de l'homme qu'elle aimait. »

Henriette de Nehra était la fille naturelle d'une Française obscure et de Guillaume de Haren, longtemps ambassadeur des Pays-Bas à Bruxelles. Après la mort de son père et de son oncle, elle fut envoyée en France et placée comme pensionnaire libre dans un couvent de Paris. C'est là qu'elle connut Mirabeau au commencement de 1784 : elle avait à peine dix-neuf ans. Elle n'était pas mariée et s'était unie à Mirabeau par l'effet d'une passion qui l'avait emporté sur toutes les considérations du monde. Ceux qui l'ont connue n'ont jamais pardonné à Mirabeau d'avoir sacrifié cette

femme intéressante à une créature qui avait l'insolence du vice et tirait gloire de ses désordres.

« Madame Lejay, ajoute M. de Loménie, avait l'intrigue, l'artifice, la méchanceté ; elle était flatteuse et passionnée et n'a usé de son ascendant sur Mirabeau que pour exciter sa violence et servir son propre intérêt. Cette madame Lejay était la femme d'un libraire de Paris. C'est pour lui fournir de l'argent que Mirabeau laissa publier sous l'anonyme les lettres trop souvent diffamatoires qu'il fut plus tard obligé de désavouer. »

Voilà le témoignage de l'historien. On jugera du parti qu'en a pu tirer l'auteur dramatique.

Au fond, l'idée *intime* des *Mirabeau*, c'est la question brûlante du divorce. Elle n'est peut-être pas très nettement mise en lumière, parce que j'ai enlevé du drame un personnage qui ne faisait que le traverser, madame de Mirabeau, la femme du tribun. Je le regrette aujourd'hui : le tête-à-tête de ces deux êtres unis l'un à l'autre sans amour n'était peut-être point sans curiosité. La fameuse question à l'ordre du jour, cette question pour laquelle combattent M. Dumas fils et M. Naquet et qu'un seul cahier aux états-généraux de 1789 posa nettement (c'était le duc d'Orléans, Philippe-Egalité, qui la présenta) — la question du divorce, y était, je ne dis pas absorbée, mais indiquée par une conversation que voici :

LA COMTESSE DE MIRABEAU, apercevant son mari.

— Vous, monsieur !

MIRABEAU.

Moi, sur votre chemin, madame, amené par la destinée dans la ville que vous habitez et vous rencontrant sur une

place publique par hasard, et vous saluant, après des années, avec le respect le plus sincère et le plus profond.

LA COMTESSE.

Oui, des années en effet, et pendant lesquelles vous avez fait beaucoup parler de vous. Je vous en félicite !

MIRABEAU.

Il faudrait peut-être plutôt m'en plaindre. Mais, moi, je vous remercie, madame, d'avoir silencieusement porté ce nom de Mirabeau, qu'on vous a presque forcé de subir.

LA COMTESSE.

Vous ne doutiez pas, monsieur, en me le donnant, que je serais digne de le bien garder !

MIRABEAU.

Et je vous en suis d'autant plus reconnaissant, madame, que ce nom-là doit vous peser comme un fardeau.

LA COMTESSE.

Dites comme un devoir, monsieur le comte.

MIRABEAU.

C'est la même chose souvent. Bref, remarquez, comtesse, l'ironie des destinées qui met ainsi en présence deux êtres portant le même nom, un époux et une femme pour tout dire, et qui, — lui. estimant celle qu'il salue. elle, ayant sans doute pardonné à son mari, — sont cependant aussi violemment séparés que s'ils étaient deux étrangers ; je me trompe! étrangers nous serions peut-être amis...

LA COMTESSE, souriant.

Époux, nous sommes ennemis ! Non, monsieur le comte, mais nous portons l'un et l'autre le poids d'une faute que nous n'avons pas commise. Vous avez eu l'illusion de croire que vous pourriez m'aimer ; j'ai eu la faiblesse, en obéissant à mon père, d'espérer que je vous aimerais. Ni vous ni moi n'avons réussi à faire de notre lien autre chose qu'une

chaîne. Et moi, en vous plaignant beaucoup, vous en m'estimant un peu, nous sommes cependant, non pas des ennemis comme vous alliez le dire, ni des amis... mais... des adversaires... des plaideurs...

MIRABEAU.

Avouez, comtesse, que si je gagnais mon procès, vous ne m'en voudriez pas trop.

LA COMTESSE.

Je ne comprends pas, monsieur.

MIRABEAU.

Avouez que si je parvenais à rompre ce lien, à briser cette chaîne, vous seriez profondément, vraiment heureuse... Vous ne me répondez pas ?... Entre nous, nous n'en sommes plus à la politesse, mais à la franchise ! Mon espoir est de nous rendre libres !

LA COMTESSE.

En vérité ?

MIRABEAU.

Votre sourire a répondu pour vous. Eh bien, oui, je travaille pour vous, pauvre femme prisonnière comme moi, comme moi condamnée à un veuvage pendant que votre mari vit encore, pour vous qui êtes jeune, digne d'être aimée, qu'un autre aimerait et qui subissez la peine d'une erreur de votre père, comme moi je paie l'ambition et la folie du mien ! Et si jamais, par une volonté supérieure, notre union venait à être annulée, souvenez-vous, madame, qu'il n'y a pas d'être au monde qui vous soit plus respectueusement dévoué que celui qui, n'ayant pas eu pour vous cet amour que vous n'aviez pas pour lui, vous garde la vénération qu'il a toujours eue pour l'honnêteté, la résignation et la bonté.

LA COMTESSE.

Décidément nous étions faits pour être amis, monsieur ! Il n'y a que l'Église qui puisse rompre notre union. Il faudrait de plus puissants moyens que ceux dont nous disposons, vous et moi.

MIRABEAU.

Qui sait, madame ?... Mais je vous demande pardon de vous avoir pris une minute encore de votre vie !...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas celle-ci que je regrette, monsieur !

MIRABEAU.

Je conçois, ce sont les autres. Pardonnez-moi et dans votre ombre et votre paix, soyez heureuse, madame !

LA COMTESSE.

Et vous, monsieur, soyez glorieux !

MIRABEAU, la saluant.

Comtesse...

LA COMTESSE, s'inclinant.

Monsieur le comte !

Elle salue, remonte dans sa chaise à porteurs et disparaît dans la foule qui respectueusement s'ouvre devant elle.

MIRABEAU, la regardant s'éloigner.

De loin ou de près nous traînons la même chaîne ! Pauvre femme !

Si cette scène eût été jouée, on m'eût reproché sans doute d'avoir présenté comme pouvant se comprendre deux êtres qui plaidaient alors l'un contre l'autre. Et puis, Mirabeau ayant été trahi par sa femme ne pouvait, au point de vue dramatique, se montrer si pro-

fondément plein de mansuétude. Un coup de crayon rouge, et la scène a disparu.

Je ne saurais trop recommander aux auteurs dramatiques l'usage du crayon rouge. Il est plus utile souvent que la plume même. Seulement, il faut avoir le temps de s'en servir et l'auteur de ce drame a été forcé, par diverses circonstances inutiles à rappeler ici, de donner sa pièce sans avoir eu le loisir de l'alléger de certaines longueurs qui ont disparu dans la présente brochure.

Je n'ai pas eu la prétention d'analyser mon drame, ni même de le faire connaître. Je n'ai pas à plaider pour lui. J'ai plutôt à remercier la critique, qui l'a bien jugé, et surtout les artistes qui ont vaillamment combattu pour moi. Il en est que j'aurai désormais non seulement pour interprètes, mais pour amis.

Quant à M. Bertrand, le plus loyal et le plus charmant des hommes, il a monté la pièce avec un goût et un soin infinis. Nézel a signé des chefs-d'œuvre, le costumier a habillé les personnages avec beaucoup d'art d'après des dessins exquis.

Je n'ai le droit de parler que du cadre et de le louer. Il est fort joli. Quant au tableau lui-même, c'est au public qu'il convient de le juger en dernier ressort.

LES MIRABEAU

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

27 avril 1784

Le café Procope. — Intérieur de café laissant apercevoir la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (rue de l'Ancienne-Comédie) animée et pleine de monde. — Extérieur praticable. — Dans la rue, défilé de gens se rendant à l'Odéon, vers la gauche. — Gardes faisant ranger les curieux. — Chaises à porteurs. — Femmes en toilettes. — Bruit de voitures. — A l'intérieur, tables, chaises, garçons. — Portes à droite, au fond et à gauche. — Pendant toute la première scène, allées et venues de personnages et de figurants qui se calment peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURGEOIS, BOURGEOISES, UN HOMME vêtu de noir, râpé, écrivant sur le coin d'une table et levant la tête de temps à autre à mesure qu'on parle. UN VIEUX MONSIEUR, assis à une table. DEUX JOUEURS D'ÉCHECS, jouant tranquillement pendant tout ce bruit, puis LE CHEVALIER DE MONTMEILLAN.

PREMIER BOURGEOIS.

Mais voyez ce monde, Poparel, voyez tout ce monde! La comédie ne commence pourtant pas encore!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

C'est extraordinaire! se déranger comme ça pour voir une pièce de théâtre! Elle est donc bien étonnante?

UNE BOURGEOISE.

Mais, monsieur Poparel, où vivez-vous donc? c'est-à-dire que toute la ville est sur pied pour voir jouer le *Mariage de Figaro*.

L'HOMME, qui écrit.

Ce n'est vraiment pas la peine!

PREMIER JOUEUR D'ÉCHECS, à gauche.

Voilà votre roi prisonnier!

DEUXIÈME JOUEUR.

Diable! diable!

LE CHEVALIER, entrant, un carton à la main, accent provençal.

Ouf!... je suis en nage!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et nous sommes ici?

LA BOURGEOISE.

Au café Procope.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je n'y étais jamais venu. Il est loin de la nouvelle salle du Théâtre-Français.

LE CHEVALIER, qui a écouté.

Le café Procope tenu par le gros Dubuisson, le seul café possible!... Il ne connait pas!

LE GARÇON.

Que faut-il vous servir, monsieur de Montmeillan?

LE CHEVALIER.

Un billet de théâtre!... Non, pardon... ce que vous voudrez!... Mon billet, je le tiens!... Ce n'est pas sans peine!... Enfin, j'ai ma place... (Aux bourgeois. fiévreux.) Je me suis battu pour la leur arracher.

LA BOURGEOISE.

Vous entendez! voilà ce que c'est que cette pièce, monsieur Poparel!

PREMIER BOURGEOIS.

Ajoutez à ça qu'on l'a défendue, censurée, ajournée, et qu'une pièce défendue...

LE CHEVALIER.

C'est une pièce sauvée!

L'HOMME, qui écrit.

Et c'est ainsi qu'on fait réussir des platitudes!

LE CHEVALIER, au bourgeois.

Oh! oh!... Pardon, m'sieu, qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

PREMIER BOURGEOIS.

Ah! un confrère de l'auteur! Et il écrit sur la table de Voltaire. Si l'esprit, il s'attrape par le coude... (Apercevant Beaumarchais qui entre.) M. de Beaumarchais!

SCÈNE II

LES MÊMES, BEAUMARCHAIS, suivi d'amis, hommes, femmes, grands seigneurs, grandes dames.

LE NOUVELLISTE, se levant.

Beaumarchais!

LA BOURGEOISE, émue.

Lui! Vraiment, c'est M. de Beaumarchais?

PREMIER BOURGEOIS, avec une admiration comique.

Il en a bien l'air!

LE CHEVALIER, s'approchant de Beaumarchais.

Ah! quelle chance!... monsieur... c'est moi qui vous

écrivais pour offrir ces... ces battoirs... comme dit votre Figaro. . Montmeillan!... Le chevalier de Montmeillan!...

LE NOUVELLISTE.

J'espère bien, monsieur, que vous allez avoir un succès.

LE CHEVALIER, à part.

Après ce qu'il a dit, tout à l'heure...

BEAUMARCHAIS, se laissant tomber sur une chaise.

Un succès! je l'ai bien gagné, j'ai une fièvre! Oh! cette vie de théâtre, une vie de fou! La tête d'un auteur un soir de première, c'est une poudrière prête à sauter! La migraine de mademoiselle Sainval, les nerfs malades de mademoiselle Contat, la terreur de Molé, une robe qui se déchire, un décor qui s'accroche, un manque de mémoire, un faux pas, une fausse note, un rien, et tout est perdu!... L'auteur a travaillé dans sa solitude, s'est harassé aux répétitions, a affronté la mauvaise humeur des comédiens, les ciseaux de la censure, les découragements, les ennuis, les colères de tout un monde jappant, criant, babillant; il n'y voit à la fin pas plus clair dans sa pièce que dans une nuit noire, il en est tellement las qu'il demande qu'on la joue, qu'on en finisse, dût-on lui couper le cou, et le fait est qu'à cette salle pleine on dirait : mesdames et messieurs, si la pièce tombe, l'auteur sera pendu à la fin du spectacle, cette assemblée de bonnes gens, d'aimables personnes, d'hommes d'esprit, de jolies femmes, répondrait si elle s'ennuyait : qu'on le pende et n'en parlons plus!

LE CHEVALIER.

Et quatre-vingts jours sur cent, le public aurait raison!...

BEAUMARCHAIS.

Je ne lui demande qu'à ne pas être joué les soirs où il aurait tort.

SCÈNE III

Les Mêmes, LE VICOMTE DE MIRABEAU, trente ans, gros, court, escorté de deux jeunes femmes élégantes, toilettes exagérées. LISON et NANETTE, puis PICARDET, costume de laquais.

LE VICOMTE.

Pendre quelqu'un? Qui veut-on pendre? M. de Beaumarchais. J'en suis!

LE CHEVALIER.

Le vicomte de Mirabeau!... Ce cher ami!...

Il salue les dames qu'il reconnaît.

BEAUMARCHAIS.

Me pendre? Attendez au moins, monsieur le vicomte, que j'aie été condamné par arrêt du Parlement!

LE VICOMTE.

C'est pour monsieur mon frère, le comte de Mirabeau, que vous dites cela? Les affaires de mon aîné ne sont pas les miennes! Mais si je noircissais jamais du papier, ce serait pour combattre les idées saugrenues dont mon frère se fait l'avocat dans ses brochures et est le porte-voix sur le théâtre. Ah! si vous n'aviez pas tant de talent, Beaumarchais!...

BEAUMARCHAIS.

Eh bien?

LE VICOMTE.

Eh bien, je vous sifflerais de bon cœur, quitte à vous donner ensuite un coup de pistolet si vous me demandiez compte du coup de sifflet.

BEAUMARCHAIS.

Me casser la tête avec vous? ce serait dommage! La vôtre est mauvaise, mais le cœur est si bon!

LE VICOMTE.

Moi! dans toute autre famille que la mienne je passerais pour un mauvais sujet et un homme d'esprit! Dans la mienne je suis un sot et un homme rangé!

BEAUMARCHAIS.

Vous vous amusez et moi je cherche à amuser les autres! Un homme qui a l'esprit de se divertir est toujours un homme d'esprit.

LE VICOMTE.

Il n'y a pas moyen de se fâcher avec cet homme-là. (Au garçon en s'asseyant.) Holà! des glaces pour ces dames!

LE GARÇON.

Et pour vous, monsieur?

LE VICOMTE.

Des vins d'Espagne, des liqueurs des Iles, ce que vous voudrez, pourvu que ce soit extrêmement fort!

LISON.

Ce vicomte...

NANETTE.

Toujours altéré...

LE CHEVALIER.

De vos grâces! comme moi!

LE VICOMTE.

Pourvu que mons Picardet ait retenu nos places. Où est-il donc ce maroufle?

PICARDET, le teint rouge, apportant les billets.

Me voici, monsieur le vicomte!

LE VICOMTE.

Et ivre, Dieu me pardonne!

PICARDET.

Il a fallu si longtemps attendre! Et il faisait si chaud! Mais j'ai vos places et celles de ces demoiselles.

LE VICOMTE, *buvant.*

Tu peux dire ces dames sans te compromettre, sac à vin !

PICARDET.

Faudra-t-il attendre monsieur le vicomte ?

LE VICOMTE.

Parfaitement, drôle, et ne bois pas un verre de plus. Je t'avais pourtant dit en te prenant à mon service, que je t'accordais la permission de te griser seulement les jours où je ne serais pas ivre.

PICARDET.

C'est vrai, mais comme monsieur le vicomte l'est tous les jours...

LE VICOMTE.

Faquin !

LE CHEVALIER.

Magnifique !... Quelle heure as-tu? on doit commencer.

Brouhaha. — On entend du bruit dans la rue. — La foule se presse.

LISON.

Oui, dépêchons-nous. Le rideau est peut-être levé !

LE CHEVALIER.

Et le cœur... le cœur... il vous bat, monsieur de Beaumarchais?

BEAUMARCHAIS.

Oh! pour ça, monsieur, mon père était horloger. Si le cœur menace de faiblir, je le remonte.

Il sort.

LISON.

Allons, allons, vicomte, ne nous faites pas manquer le spectacle.

NANETTE.

Je veux tout voir.

LISON.

Et être vue!

Ils sortent. — Au moment où le vicomte sort, il se heurte contre Mirabeau, qui entre par la rue, le chapeau rabattu, en costume très simple comme un homme qui veut éviter d'être remarqué.

SCÈNE IV

MIRABEAU, Garçons, Joueurs d'Échecs.

MIRABEAU.

Ah! quelle joie de respirer un autre air que celui de la mansarde où j'étouffe! Paris! c'est Paris cela, avec sa fièvre et sa flamme! Ces femmes en robes de satin, ce théâtre où s'engouffre tout ce qui porte un nom ou un titre, ces étudiants, cette jeunesse!... Ah! rassembler tout cela comme le fait Beaumarchais, jeter sa parole à ces loges, à cette foule, la faire battre des battements de son propre cœur, l'illuminer des scintillements de son propre esprit, je lui envie cette joie! Mais qu'importe, je mourrai ou j'aurai mon heure! Et, en attendant la renommée, il me reste du moins l'amour! Julie m'a dit qu'elle serait ici! (Il regarde sa montre.) Elle viendra bien avant le lever du rideau!

Il s'assied à une table à droite.

PREMIER JOUEUR.

Echec et mat!

DEUXIÈME JOUEUR.

Pas de chance! Une autre partie!

SCÈNE V

Les Mêmes, JULIE DE RIEUX, M. DE RIEUX, grand vieillard, sec, maigre, d'une attitude à la fois hautaine et ridicule.

JULIE, entrant et cherchant des yeux quelqu'un.

Il doit m'attendre. Ne voyez-vous pas M. Pierre Buffières, monsieur?

DE RIEUX, le lorgnon à l'œil.

Je regarde, madame! M. Pierre Buffières n'est pourtant pas difficile à reconnaître. Une figure si extraordinaire, si surprenante...

JULIE.

Taisez-vous! vous allez dire une sottise! (Elle aperçoit Mirabeau.) Le voici, tenez!

Elle va à lui, il se lève.

MIRABEAU.

Julie!

JULIE.

Que je suis heureuse de vous voir! Ce M. de Beaumarchais nous prend la soirée que nous nous étions promise, là-haut, dans notre petite mansarde peuplée de nos rêves!

MIRABEAU.

Et dont vous consentez à gravir les marches, comme si les déesses, qui descendent ordinairement du ciel, étaient faites pour y monter. En vérité, il m'est doux de vous rencontrer autre part que dans mon humble logis, triste comme une prison, et dont vous faites pourtant un paradis!

JULIE, à de Rieux.

Vous pouvez entrer au théâtre! (A Mirabeau.) M. de

Rieux, mon oncle. (Salut respectueux de M. de Rieux.) J'entrerai pour le second acte.

De Rieux sort.

SCÈNE VI

MIRABEAU, JULIE, GARÇONS, JOUEURS D'ÉCHECS.

JULIE.

Imprudent, qui a quitté son asile pour venir ici!

MIRABEAU.

Vous apercevoir, puisque vous l'avez dit, ce soir, je ne vous verrai pas!

JULIE.

Oui. Et écouter les échos du *Mariage de Figaro*. Oh! je conçois tout ce qui doit s'agiter de désirs de gloire dans la tête et le cœur de Mirabeau!

MIRABEAU.

Chut! de Pierre Buffières, puisque c'est sous ce masque que je vis! Mon père m'avait jadis affublé de ce nom de terre limousine, parce qu'il redoutait de ne me voir point porter assez haut son vieux nom de Mirabeau! Eh bien, je l'ai repris et je l'aime, ce nom d'exil et d'épreuves, et Pierre Buffières ou Mirabeau, je voudrais le faire retentir assez haut pour qu'on l'écoutât!

JULIE.

En attendant, dites-le tout bas, mon proscrit, mon bien-aimé Gabriel, mon âme! Ah! c'est la terreur seule de vous voir arraché à moi, arrêté, qui m'empêche de le proclamer, comme je le voudrais, car vos ambitions, je les ai, vos appétits de gloire, je les ai, vos espérances, je les partage, et si je vous aime d'un amour profond, c'est que je suis la femme qui doit vous aider à dominer le monde et que personne plus que moi ne devine à quel

avenir un homme tel que vous est appelé. Vous rappelez-vous quand nous nous sommes rencontrés? comme vous étiez triste, sombre!

MIRABEAU.

Parbleu! je songeais au suicide tout simplement. J'étais lugubre comme une nuit d'Young. Un amour perdu, maudit par mon père, traqué par mes créanciers, poursuivi par les juges, condamné à mort, j'allais exécuter moi-même la sentence de ces deux magistrats. -- Mais par cette superstition des gens qui joueraient leur vie à pile ou face, je veux une dernière fois braver le destin, affronter les regards des policiers et me dire : Eh bien! si la prison ne veut pas de moi, la Seine sera meilleure personne.

JULIE.

Quelle folie! quand on a devant soi un avenir comme le vôtre!

MIRABEAU.

Vous voyez bien que j'avais raison de tenter le sort, puisqu'il vous a mise face à face avec moi, puisque cette main robuste a pu, au Cours la Reine, saisir par les naseaux le cheval qui emportait votre voiture et puisque ces bras ont pu vous recevoir à moitié défaillante!

JULIE.

Et quelle joie après quelle terreur, lorsque je suis revenue à moi, soutenue par vous et que je vous ai reconnu!

MIRABEAU.

A la laideur de ma face!

JULIE.

A l'éclair de ton regard, à l'accent de ta parole, à ce que je savais de toi, de tes malheurs qui avaient pâli ton front, de ton génie qui éclairait ton visage! Et depuis ce jour je t'ai aimé, et j'ai voulu être la compagne de ta vie, et j'aurais partagé le pain de ta pauvreté, comme Sophie, si tu l'avais voulu. Libre, veuve, je peux te suivre et te suivrai

partout, certaine que le jour viendra où tu te feras au soleil la large place qui t'est due, et que ce jour-là, mon orgueil partagera ta gloire!

MIRABEAU.

Ma gloire! En attendant, ma gloire consiste à gratter du papier pour vivre et à me cacher comme un voleur dans les rues de Paris pour n'être pas écroué au Châtelet! Mais, tu as raison, aimons-nous! Aimons-nous furtivement, dans l'ombre où l'on est plus seuls, aimons-nous sur les débris du passé et que nos amours s'épanouissent sur notre existence brisée, comme une fleur pâle sur des ruines! Mais ne t'étonne pas, Julie, si quelque jour l'ouragan l'emporte, car la destinée des Mirabeau est de souffrir et de faire souffrir, et leur vie, c'est l'orage!

JULIE.

Pourquoi me dis-tu cela? Est-ce que tu veux quitter Paris? Ce serait une folie, car ton poste de combat est ici. Mais si tu le faisais, je te suivrais! Pourquoi me dis-tu que notre amour peut finir? Ne me répète pas cela, c'est toute ma vie cet amour! Si tu t'arrachais à moi, je serais capable... Mais non, non, je t'aime, tu sais bien que je suis une servante dévouée, la servante de tes ambitions et de ta passion, l'être qui se plie à tes fantaisies, à tes colères, tu ne me quitteras jamais, jamais! Tu m'aimeras toujours?... Jure-le moi!

MIRABEAU.

Je te le jure! Allons, va, séparons-nous! Va écouter Beaumarchais! Je voudrais savoir.

JULIE.

Oui, j'y vais. Mais jure-moi que tu m'aimes.

MIRABEAU.

Je t'adore!

JULIE.

L'adoration est pour les saintes; ce que je te demande, mon Gabriel, c'est ton amour! c'est ton cœur, c'est ton âme!

MIRABEAU.

Tout ce qui reste de ce cœur brisé est à toi!... A tout à l'heure!... J'attends ici!... Va!

SCÈNE VII

MIRABEAU, seul un moment, puis, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LE GAZETIER, PICARDET, LISON, NANETTE, LA FOULE.

MIRABEAU.

Des serments! Pourquoi des serments? Tant qu'on aime, on n'a pas besoin de jurer que l'amour existe!... Beaumarchais! Ah! je voudrais aussi savoir quelle passion agite cet homme à qui j'envie cette foule assemblée!... Il me semble que c'est là qu'est concentrée toute la vie de Paris, ce soir! (Bruit dans la coulisse. — Au fond du théâtre la foule sortant pendant un entr'acte.) L'acte finit! Qu'on ne me reconnaisse pas!

Il s'assied à sa table la tête baissée.

PREMIER BOURGEOIS.

Eh bien! c'est charmant! charmant!

LA BOURGEOISE.

Oh! charmant!

LE GAZETIER.

Peuh! il n'y a rien de nouveau. De l'esprit. On savait bien que Beaumarchais a de l'esprit. Et après?

LE CHEVALIER, entrant avec Nanette.

Comment après?... Un feu d'artifice! Et quelle salle!... Trois hommes étouffés à l'ouverture des bureaux! Un triomphe! On a fait, à son entrée dans la salle, une petite ovation au bailli de Suffren, parce qu'il a gagné des batailles, et une grande à la Dugazon, parce qu'elle a été ma-

lade. Ah! les yeux qu'ils ouvriront quand je leur raconterai ça à Aix, sur le Cours!

LE VICOMTE, entrant avec les deux dames.

Quelle chaleur!... J'ai les lèvres en feu! A boire, garçon!... Et quelle impertinente pièce!

LISON.

Je la trouve amusante, moi!

MIRABEAU, à part, assis à droite et s'abritant derrière un journal.

André! Mon frère! Et ne pouvoir l'embrasser!

PICARDET, rentrant enflammé.

Ah! que c'est beau, monsieur le vicomte, que c'est beau!

LE VICOMTE.

Tu t'es donc fourré là-dedans?

PICARDET.

Oui. J'ai pu entrer avec la protection de la garde. Et puis j'ai un cousin machiniste. Je suis en haut, en haut. Je ne vois que le bout des bonnets et de la perruque des acteurs. Mais j'entends!... Ah! que c'est beau!

LE VICOMTE.

Et qu'est-ce qui te semble beau là-dedans, maroufle?

PICARDET.

Mais, monsieur le vicomte, ce domestique qui dit comme ça tant de vérités à son maître : « *Monseigneur, il y a de l'abus!... Me souffler ma femme!... Le droit honteux du seigneur!...* » Ah! monsieur...

LE VICOMTE.

Mesdemoiselles, beaucoup de pièces pareilles et vos femmes de chambre vous tutoieront.

LISON.

Je les renverrai.

PICARDET.

Eh bien! ce n'est rien : mon cousin le machiniste m'a

conté... Vous allez entendre : « *Il fallait un danseur, ce fut un calculateur qu'on choisit!* » — Non, je veux dire : « *Il fallait un calculateur, c'est un danseur qu'on a pris...* » Et encore ça : « *Noblesse, fortune, un rang, des places, qu'avez-vous fait pour avoir tout ça? Vous vous êtes donné la peine de naître et voilà tout!...* »

LE CHEVALIER.

Magnifique!

LE VICOMTE.

Monsieur Picardet, je vais avoir l'ennui, dites-vous, d'écouter ces billevesées, mieux débitées par M. Dazincourt que par vous! Mais souviens-toi, drôle, que quand M. Figaro aura pris la place du comte Almaviva, le vicomte de Mirabeau saura empêcher tes pareils de prendre la sienne!

PICARDET, qu'il tient par l'oreille.

Aïe! aïe! Mais je ne veux rien prendre du tout, monsieur le vicomte.

NANETTE, railleuse

Pauvre garçon!... Un verre de vin, tout au plus!

PICARDET, à part.

Deux verres de vin!

LE VICOMTE.

Voilà l'ouvrage de M. de Beaumarchais! Sa pièce est un tonneau de poudre... et son esprit y met la mèche!

NANETTE.

Ne parlez donc pas de tonneau, vicomte!

LE VICOMTE, apercevant son frère.

Gabriel!

MIRABEAU.

Chut!

LE VICOMTE.

C'est juste... tes libelles... mais quand tu voudras un asile sûr, j'ai mon hôtel!

MIRABEAU.

André!

LE VICOMTE.

Mon frère!...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, VALRAS, HENRIETTE.

Valras arrive, Henriette appuyée à son bras, l'air souffrant. Il la fait asseoir avec précaution sur une chaise.

VALRAS.

Un peu de vinaigre, garçon.

MIRABEAU, à part.

Valras! Valras ici!

LISON.

Une jeune dame qui se trouve mal.

LE VICOMTE.

Après avoir entendu la prose de Beaumarchais, ce n'est pas étonnant!

MIRABEAU, à part.

Quelle est cette femme avec lui?

VALRAS.

Cela va-t-il mieux?

HENRIETTE.

Oui, merci, l'air du dehors m'a fait grand bien.

NANETTE.

Alors, vous ne voulez pas voir la suite, vicomte?

LE VICOMTE.

Au contraire! Je veux voir jusqu'où M. Caron poussera l'audace.

Elle va sortir au bras du vicomte.

PREMIER BOURGEOIS.

Rage, oui, rage! va! moi, ça m'amuse.

LE VICOMTE, se retournant, ayant entendu.

Vous dites, monsieur de la boutique? Allez donc écouter *Georges Dandin*, vous! (A Picardet.) Et toi, allons, drôle!...

PICARDET.

Drôle! drôle!... Et moi aussi, pourtant, je me suis donné la peine de naître!

Il sort à la suite du vicomte, du chevalier, de Nanette et de Lison.

VALRAS, pendant qu'Henriette trempe son mouchoir de batiste dans le vinaigre.

Eh bien! mademoiselle?

HENRIETTE.

Cela va mieux, mon cher Valras, beaucoup mieux!

VALRAS.

C'est cette chaleur. On étouffe dans cette salle. Pourquoi avez-vous voulu venir, étant souffrante?

HENRIETTE.

Parce que je suis curieuse. Une petite Hollandaise comme moi tient à faire connaissance avec Paris et un libraire comme vous doit connaître tout le monde. D'ailleurs, c'est fini, je suis tout à fait bien.

Mirabeau s'avance.

VALRAS, bas.

Vous! Ici!

HENRIETTE, poussant un cri et allant vers Valras instinctivement.

Ah!... (Elle porte la main à son cœur, comme effrayée.) J'ai eu peur .. (A Valras, interrogeant.) Monsieur?

VALRAS.

Un de mes amis... (Prenant la main de Mirabeau.) de mes meilleurs amis.

HENRIETTE.

Un de vos auteurs, sans doute?

VALRAS.

Justement... M. Pierre Buffières.

HENRIETTE.

Pierre Buffières?

MIRABEAU.

C'est un nom ignoré, mademoiselle. Ne cherchez pas à vous rappeler le moindre souvenir. Valras a des auteurs plus illustres que moi!

VALRAS.

Il n'en a pas que j'aime davantage!

HENRIETTE.

L'étrange regard!

MIRABEAU.

Vous avez un frisson, mademoiselle?...

HENRIETTE.

Je ne sais ce que c'est. Rien! Ma mante que j'aurai perdue!

VALRAS.

Oubliée au théâtre certainement. Je vais...

HENRIETTE.

Valtras?... Vous me laissez?...

VALRAS.

Avec M. Buffières.

MIRABEAU.

Je vous fais peur, mademoiselle?

HENRIETTE.

Monsieur!... Allez, Valras. (A Mirabeau.) Je vous demande pardon, monsieur.

SCÈNE IX

MIRABEAU, HENRIETTE.

MIRABEAU.

Ce n'est pas la première fois que mon visage repousse ainsi ceux qui me voient.

HENRIETTE.

Je vous assure, au contraire, monsieur, que je me sens très rassurée avec M. Buffières. La foule seule m'effraie un peu.

MIRABEAU.

Il y a longtemps que M. Valras est à Paris?

HENRIETTE.

Nous avons quitté la Hollande ensemble, lui pour venir trouver... quelqu'un... dont il est l'éditeur, là-bas, à La Haye...

MIRABEAU.

M. de Mirabeau?

HENRIETTE.

Vous le connaissez?

MIRABEAU.

Beaucoup.

HENRIETTE.

Ah!... oui, M. de Mirabeau!

MIRABEAU.

Comme vous avez dit ce *ah!*... On croirait que c'est un suprême honneur de connaître M. de Mirabeau?

HENRIETTE.

C'est que c'est un peu là ce que je pense.

MIRABEAU.

Vraiment?

HENRIETTE.

Je ne sais pas d'homme que je désire plus vivement connaître.

MIRABEAU.

Vous parlez donc quelquefois de lui?

HENRIETTE.

Souvent.

MIRABEAU.

En Hollande?

HENRIETTE.

En Hollande et à Paris.

MIRABEAU.

Je vous demande pardon d'oser vous adresser une question, mademoiselle, mais tout à l'heure, je vous entendais dire à Valras que vous ne connaissiez pas Paris.

HENRIETTE.

Je le connais, pour l'avoir entrevu à travers les fenêtres d'un couvent, et les jours de sortie, lorsque s'entr'ouvraient les grilles des Petites-Orphelines.

MIRABEAU.

Vous êtes orpheline?

HENRIETTE.

Mon père est mort il y a dix-huit mois.

MIRABEAU.

Et madame votre mère?

HENRIETTE.

Ma mère? (Hésitante et émue.) Je ne l'ai jamais connue!

Elle essuie lentement une larme.

MIRABEAU.

Ah!... Et j'espère que vous ne revenez pas en France pour rentrer au couvent?

HENRIETTE.

Cela dépend. Peut-être... J'attends, avant de me décider, de savoir si certain appui ne me manquera pas.

MIRABEAU.

Un appui?... Ce n'est pas à Mirabeau au moins que vous songez pour vous guider et vous défendre!

HENRIETTE.

A lui, non! Oh! je ne songeais à rien qu'à le voir. L'homme dont je connais les tortures, le fils que son père a fait emprisonner, l'homme qu'on a arraché à celle qu'il aimait, qu'on a condamné et supplicié vivant, celui-là dont l'histoire a fait couler mes pleurs de jeune fille, je voulais le voir, voilà tout, me dire que ma destinée, après tout, est bien douce à côté de son existence de misère, à lui, innocent comme moi!

MIRABEAU.

Comme vous! Non, mademoiselle! Ne comparez pas votre existence à l'existence de cet homme. Qui dit Mirabeau, dit violence, luttes, et malheur!

HENRIETTE.

Pourquoi me dites-vous cela? Vous le haïssez donc?

MIRABEAU.

Il n'y a que les âmes vulgaires qui détestent Mirabeau, car lui ne sait pas haïr.

HENRIETTE, à part.

Pierre Buffières! Est-ce bien son nom?

Elle le regarde étonnée. Valras rentre avec la mante de soie.

SCÈNE X

MIRABEAU, VALRAS, HENRIETTE,
UN DOMESTIQUE, au fond.

VALRAS.

Votre mante, chère enfant!

HENRIETTE.

Merci!

VALRAS, bas à Mirabeau.

Je veux vous parler.

MIRABEAU.

Chez moi?

VALRAS.

Ici, peu importe. (A Henriette.) Si vous êtes complétement remise, mademoiselle Henriette, voulez-vous rentrer au théâtre?... J'ai retrouvé votre voiture. Le valet de pied vous escortera.

HENRIETTE.

Vous ne m'accompagnez donc pas?

VALRAS.

J'ai quelques mots à dire, assez pressés et seul à seul, à M. Buffières. Affaires de librairie.

HENRIETTE.

Si je suis indiscrète, je ne reste pas. Soit, j'écouterai donc une scène encore. J'ai l'air d'aller au théâtre comme une résignée. Tant d'autres achèteraient ma place à prix d'or! (Valras fait un signe. Un valet paraît à la porte, escortant mademoiselle de Nehra dans la rue. Henriette saluant Mirabeau.) Monsieur!

MIRABEAU.

Mademoiselle!

HENRIETTE, à part.

Pierre Buffières!

SCÈNE XI

MIRABEAU, VALRAS.

MIRABEAU.

Valras, vous ici!... Vous mon compagnon d'exil, presque mon frère!

VALRAS.

Votre ami, votre ami le plus sûr, celui des jours sans pain et de la misère hardiment bravée!

MIRABEAU.

C'est vrai! Quelle est cette jeune fille?

VALRAS.

Mademoiselle Henriette de Nehra, la fille de Guillaume Van Haren qui fut longtemps ambassadeur de Hollande à Bruxelles.

MIRABEAU.

De Nehra! Elle ne porte pas le nom de son père?

VALRAS.

Elle n'a jamais été reconnue. Sa mère était une pauvre fille française que de Haren a aimée et qui est morte depuis bien des années. Le père a fait élever son enfant à Paris, comme si elle eût dû porter son titre et, en mourant, il lui a laissé une fortune considérable, mais dont elle ne se servira pas, puisqu'elle a, la pauvre enfant, la vocation du cloître. J'espère pourtant l'en détourner. Son père me l'a confiée et je la conduis vers quelqu'un qui veillera sur elle.

MIRABEAU.

Pourquoi ne lui servez-vous pas de tuteur, vous?

VALRAS.

Parce que ma vie ne m'appartient pas; parce que demain, ce soir, à toute heure, la prison peut s'ouvrir devant moi, comme devant vous. Savez-vous que la brochure imprimée par nous en Hollande et où vous protestez contre la sentence du Parlement de Provence qui vous a jugé, a été saisie et qu'elle vient d'être condamnée à être brûlée par la main du bourreau.

MIRABEAU.

M. de Miromesnil avait toléré un libelle diffamatoire contre moi! J'usais de mon droit en répondant vertement.

VALRAS.

Il use de son pouvoir en vous fermant la bouche!

MIRABEAU.

Qu'ils brisent alors mes doigts et non ma plume! Tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, j'écrirai, tant que j'aurai un souffle dans la poitrine, je parlerai!... Et pour me réduire au silence, ce n'est pas mon livre qu'ils doivent brûler, c'est ma chair et mes os, c'est moi-même! Parbleu! les juges qui m'ont jeté à Vincennes sur les ordres de mon père seraient bien capables de me jeter au feu en place de Grève, après m'avoir condamné à mort.

VALRAS.

Décapité en effigie, à Pontarlier!

MIRABEAU.

Ah! les niais! Et pourquoi? pour avoir aimé Sophie, résisté au marquis et crié tout haut que l'homme est né libre et que la tyrannie est deux fois plus odieuse et étouffante lorsque la main qui serre le carcan est celle d'un père!

VALRAS.

Oui, vous avez été le martyr de tout un passé! Eh bien! l'humanité attend une voix pour que les gémissements des autres victimes soient entendus. Soyez cette voix. Il y a en vous une force et en moi un dévouement prêt à toute épreuve.

MIRABEAU.

Dévouement qui date déjà de loin.

VALRAS.

De la première heure où nous nous sommes rencontrés, où nous nous sommes compris!... Nous marchons au même but. Il faut que la France des abus et de la force soit la France de la liberté et de la justice.

MIRABEAU.

Ah! pour parler à la foule, il faut du prestige et moi... Beaumarchais a celui du talent.

VALRAS.

Vous avez celui du malheur qui vaut mieux que le génie... On l'acclame là-bas... Il fait rire, ce Beaumarchais?... Il a pour lui tous ceux qui veulent être divertis, vous aurez pour vous tous ceux qui ont souffert. Ceux-là, Mirabeau, c'est le plus grand nombre!... On peut tout attendre de la souffrance. Elle corrompt les âmes basses, mais elle trempe les âmes viriles. C'est à celles-là qu'il faut parler.

MIRABEAU.

Vous avez donc, vous aussi, beaucoup souffert?

VALRAS.

Beaucoup.

MIRABEAU.

Jamais vous n'avez voulu me dire... C'est le seul secret que vous gardez avec moi.

VALRAS.

Ce n'est pas un secret, c'est une blessure. Vous n'avez point connu cet étroit rez-de-chaussée de la rue des Vieux-Augustins où je vivais il y a cinq ans?... Non pas le dénûment, mais le travail. J'avais épousé une femme de petite bourgeoisie comme moi, et dont je voulais faire l'âme de ma pensée et de mes rêves. Avec moi elle y étouffait! Moi, je travaillais pour elle! Mon cerveau s'usait à des labeurs acharnés, mais que m'importait! J'étais si heureux

de la rendre heureuse! Un sourire et j'étais payé. Et malgré tous mes efforts, des créanciers assiégeaient ma porte! J'avais devant moi la ruine et pis que la ruine, je sentais que si je succombais, l'amour de cette femme m'échappait. Je tombai malade. Pendant des nuits longues, mon délire me montrait une femme, penchée vers moi! Elle!... Si je ne suis pas mort, c'est que cette vision me rattachait à la vie! Et quand, sauvé, je le cherchais, ce cher fantôme, lorsque je demandais qui était demeurée là, agenouillée, on me répondit que c'était tantôt une voisine, une inconnue, une sœur de charité, qui avait eu pitié de moi, tandis que...

MIRABEAU.

Tandis que. .

VALRAS.

Tandis que l'autre abandonnait la maison où râlait cet inutile et se jetait à la vie d'aventure qui lui donnait le luxe!

MIRABEAU.

Valras!... mon ami!... Eh bien, moi, une femme quelle qu'elle soit, ne me détournerait pas une minute de la route que je voudrais suivre.

VALRAS.

Sophie de Monnier vous a conduit tout droit au fort de Vincennes.

MIRABEAU.

J'avais vingt-cinq ans.

VALRAS.

Vous en avez trente-quatre! et il y a des hommes qui ont vingt ans jusqu'à cinquante! D'ailleurs, on est toujours jeune pour une folie de ce genre. Depuis votre retour à Paris, une femme que je ne connais pas, est mêlée à votre existence!

MIRABEAU.

Oui!

VALRAS.

Un nouvel amour!

MIRABEAU.

Non pas! une nouvelle vie!... Est-ce qu'on respire sans aimer?

VALRAS.

Pour des âmes comme la vôtre, la femme est le danger... Et quand on a comme vous une œuvre à accomplir, on n'aime plus que sa patrie, si on veut la faire grande, et son foyer si on veut le faire heureux. Il n'y a plus de foyer pour nous, soit, mais il y a le monde. Allons, que vos passions dorment avec votre dernier amour mort. Debout et à l'œuvre, Mirabeau!

SCÈNE XII

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, entrée un moment auparavant et qui s'est approchée doucement, à part.

Mirabeau!... Ah! et moi qui tout à l'heure... C'était lui! (Elle s'avance vers les deux hommes. — A Mirabeau.) Vous êtes le comte Gabriel de Mirabeau?

MIRABEAU.

Pour mon malheur, mademoiselle.

HENRIETTE.

Ah! je l'avais deviné! Eh bien, monsieur le comte, c'est à un des vôtres que mon père mourant m'a recommandée.

MIRABEAU.

A l'un des miens?

VALRAS.

Au bailli Jean-Antoine, votre oncle.

HENRIETTE.

Mon père fut un des compagnons de péril à l'heure où le bailli commandait un vaisseau du roi. Leur amitié date de là... Me regardant comme Française, mon père a voulu me donner pour tuteur un Français, son ami d'autrefois.

MIRABEAU.

C'est à Mirabeau que vous allez rejoindre le bailli?...

HENRIETTE.

Oui!...

MIRABEAU.

La route est longue, le château provençal est un lugubre séjour pour une femme de votre âge, mademoiselle!

HENRIETTE.

M. Valras m'accompagnera, et d'ailleurs je n'habiterai... je ne pourrais habiter le château.

MIRABEAU.

Pourquoi?

VALRAS.

A Mirabeau, mademoiselle de Nehra retrouvera le marquis votre père.

MIRABEAU.

Il n'est donc plus au château de Bignon? Il a quitté Nemours?

HENRIETTE.

Il a voulu revoir la vieille demeure où il a grandi.

VALRAS.

Et puisque mademoiselle doit le rencontrer, voulez-vous qu'elle essaie de le fléchir?... Ce que vous ne pouvez demander, elle le demandera.

MIRABEAU.

Je ne demande rien. Je ne veux rien de l'homme qui m'a chassé! Qu'il vive au haut de son roc de Mirabeau comme un vautour dans son aire. Je n'ai plus de parents

ni de famille. Je n'ai qu'une main tendue, celle de ma mère! Ma mère exilée comme moi, chassée comme moi et qui, seule, quand tout le monde hurlait autour de mon malheur, comme les chiens sur un cerf forcé, a eu un mot de pitié pour son enfant!... Ma mère n'est pas à Mirabeau, elle...

VALRAS.

Elle ne pourrait y rentrer maintenant.

MIRABEAU.

Pourquoi? (Regardant tour à tour Henriette et Valras.) L'autre est donc au château?... Madame de Pailly a suivi mon père?

VALRAS.

Oui!...

MIRABEAU.

Ah! c'est trop d'impudence!... Cette créature, vous ne la connaissez pas!... c'est une misérable venue on ne sait d'où, portant un nom comme on le traînerait. Ah! tant qu'elle a régné en maîtresse dans ce château du Bignon où elle n'insultait point par sa présence tous les souvenirs de notre race, que m'a importé?. . Mais à Mirabeau!... sous ce toit où mes aïeux ont grandi, où, fiancée, ma mère est entrée, tout mon sang me crie de l'en chasser et d'arracher ce vieillard à cette femme... J'irai en Provence avec vous.

HENRIETTE.

Vous ne commettrez pas cette folie! votre père est impitoyable... et son autorité...

MIRABEAU.

Il verra que la prison ne courbe pas un homme tel que moi.

VALRAS.

Vous êtes décrété de prise de corps! A Paris, Mirabeau peut se cacher, là-bas il est perdu!...

MIRABEAU.

Eh bien!... je ne serai pas Mirabeau, je resterai... Pierre Buffières, mais je serai le justicier.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE GAZETIER, LES BOURGEOIS, PICARDET, LE VICOMTE DE MIRABEAU, LE CHEVALIER, LISON, MANETTE, puis DE RIEUX.

LE BOURGEOIS.

Quel talent!

LE CHEVALIER.

Bravo!

LE GAZETIER.

C'est superbe. Ah! je dis cela de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Le cœur du confrère!

JULIE, s'approchant de Mirabeau.

Ah! quel chef-d'œuvre!... Quand serez-vous acclamé comme cet homme?... Et je vous reverrai?...

MIRABEAU.

Je pars... je vais chez mon père.

VALRAS, à part.

Elle lui parle!... Si c'était elle?...

JULIE.

Pourquoi ce voyage?

MIRABEAU.

Un devoir. Je veux demander au marquis, mon père, mes comptes de tutelle et présenter à mon oncle le bailli, mademoiselle de Nehra, sa pupille!

JULIE.

Mademoiselle de Nehra?

MIRABEAU.

Cette jeune fille assise là-bas... auprès de...

JULIE.

Valras!...

MIRABEAU.

Vous le connaissez?

JULIE.

Un peu... de vue... (A part.) Valras! à Paris?

DE RIEUX.

Partons-nous, madame?

JULIE.

Oui... (A Mirabeau.) Si vous allez en Provence je vous suivrai.

Valras au fond s'est approché d'elle et écoute.

MIRABEAU.

J'en serais charmé... (A Henriette.) A bientôt donc, mademoiselle!...

JULIE, à de Rieux.

Votre bras, baron!

VALRAS, s'approche d'eux.

Un mot seulement, madame!...

JULIE, troublée.

A moi?

VALRAS.

Je vous ai entendue dire que vous vouliez suivre M. de Mirabeau?

JULIE.

Oui...

VALRAS.

A quel titre?

JULIE.

Suis-je forcée de vous répondre puisque nos deux existences n'ont plus rien de commun?...

VALRAS.

Je vous le défends.

JULIE.

Est-ce une menace?

VALRAS.

C'est un conseil!... madame!

Il salue profondément Julie qui sort au bras de M. de Rieux.

MIRABEAU.

Que disiez-vous à madame de Rieux? Vous la connaissez donc?

VALRAS.

Je l'ai connue autrefois.

MIRABEAU.

Elle m'avait dit qu'elle vous connaissait à peine.

VALRAS.

Oh! vous savez, les femmes, cela oublie!

Il sort

SCÈNE XIV

La Foule, MIRABEAU, BEAUMARCHAIS

Beaumarchais entre acclamé par la foule.

LA FOULE.

Beaumarchais!... Vive Beaumarchais!... Bravo!... Beaumarchais!

BEAUMARCHAIS.

Merci!... Je vous remercie!...

LE CHEVALIER.

Quel génie!...

MIRABEAU.

Je n'ai pas entendu votre comédie, monsieur, mais l'écho de la victoire me dit combien elle est grande et belle.

BEAUMARCHAIS.

Il y manque quelque chose, puisque M... (Il s'arrête.) M. Pierre Buffières, ne pouvait pas y contribuer. Il est des idées que mon héros semble lui avoir prises, mais il est moins éloquent; il n'a lui que le théâtre, à vous il faudrait le forum.

MIRABEAU.

Vous avez élargi la place, monsieur, Figaro vient de planter la tribune, j'y monterai.

Cris, acclamations de la foule.

TOUS.

Vive Beaumarchais! Bravo, Beaumarchais!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

A Mirabeau

Une place devant la grille du château de Mirabeau dont on aperçoit le parc, s'ouvrant sur une grille (praticable), les massifs verts, les statues. Sur la place, Germain, Estragel, paysans, paysannes ornant à gauche une sorte de trône composé d'outils de jardinage, de houlettes enrubannées, de gerbes de blé enguirlandées avec des inscriptions champêtres : A LA NATURE ; A L'HUMANITÉ ; A LA VERTU, A LA PITIÉ. — Tableau d'une élégance affectée et rappelant les bergeries du dix-huitième siècle. Accidents de terrain. Le spectateur doit comprendre qu'il se trouve sur une hauteur, dans un village accroché au flanc d'une montée rocailleuse ; au fond à droite, le château de Mirabeau vaguement aperçu, rectangulaire avec quatre hautes tours crénelées surplombant la Durance toute bleue. Montagnes au fond (le Luberon) avec ses lignes noires.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTRAGEL, GERMAIN, PASCALETTE.

Au lever du rideau, les danseuses costumées en bergères, répètent avec des attitudes le pas qu'elles vont danser.

GERMAIN.

Bravo !... allez... allez... Vraiment on ne se croirait pas au château de Mirabeau, mais au théâtre de Marseille !...

ESTRAGEL, à des paysans qui lui tendent des outils de labourage ornés de rubans qu'il place dans l'arrangement du trône rustique à gauche.

Là !... là !... Très bien !... ça doit faire assez bonne figure tout ça !... et monsieur le marquis sera content !

GERMAIN.

Lui ?... Il ne trouvera jamais rien d'assez beau pour madame de Pailly.

ESTRAGEL.

Ce ne serait pourtant pas plus élégant pour la reine Marie-Antoinette.

PASCALETTE, en costume de bergère.

Est-ce que je suis bien comme cela, monsieur Germain ?

GERMAIN.

A croquer... voulez-vous?

PASCALETTE.

Gourmand, à votre âge? Chut ! monsieur le vicomte !

LE VICOMTE, entrant en lorgnnnt.

Charmant, charmant ! Voilà Mirabeau transformé en coulisses d'opéra ! Qu'en dirait notre aïeul le vieux Mirabeau Col-d'Argent ? (A Pascalette.) Toi, petite, dans ce costume-là tu ferais fureur à la Comédie Italienne. Veux-tu que je t'y présente ?... Tu seras... Sais-tu ce que c'est qu'une primeur ?

PASCALETTE.

Non, monseigneur !

LE VICOMTE.

Et un fruit mûr ?

PASCALETTE.

Oh ! parbleu, monseigneur !

LE VICOMTE.

Eh bien !... le fruit mûr c'est le contraire de la primeur et

au théâtre les fruits mûrissent si vite, si vite !... qu'on est enchanté d'y rencontrer des fleurettes à peine écloses ! Comme toi !

PASCALETTE.

Comme moi ! Oh ! alors les primeurs savez-vous ce que ça fait, quand on y veut mordre trop tôt, monsieur le vicomte ? Vous ne le savez pas? Ça vous casse les dents.

LE VICOMTE, qui veut lui prendre le menton et qu'elle repousse vivement, en lui donnant sur les ongles.

Et les doigts. Eh bien ! elle ira loin, la petite ! Elle est peut-être même déjà partie !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS, LE BAILLI.

Les paysans et les paysannes s'éloignent respectueusement.

LE VICOMTE.

Mon père ! Mon cher oncle !

LE BAILLI.

Eh bien ! as-tu dormi comme il faut, dans ce vieux château ? Ton père se plaint de sa vétusté !

LE MARQUIS.

Je ne suis plus habitué à ces salles immenses et froides!

LE VICOMTE.

Elles me plaisent ! Il semble que les ancêtres y vont revenir dans leurs armures de fer. Mais je préfère retrouver les petites danseuses qui se costument en bergères Watteau dans une grange ! L'Opéra aux champs ! Idylle !

Il sort.

LE BAILLI.

Va, garnement ! (Au marquis.) Mirabeau te paraît mainte-

nant un peu sauvage ! Ah ! ce n'est pas Versailles, ni ton château de Bignon. Mais tu vois que pour des loups-garous les habitants de Provence savent organiser une fête aimable !

LE MARQUIS.

Charmante !

LE BAILLI.

Et madame de Pailly ! elle doit regretter son boudoi dans ces salles de pierre !

LE MARQUIS.

Partout où je suis, madame de Pailly ne regrette rien ! (A Germain.) A-t-elle eu son chocolat ?

GERMAIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE BAILLI.

Madame de Pailly ! Ah ! mon pauvre ami !

LE MARQUIS.

Tu ne comprends pas cela, toi, espèce d'Alceste féodal, qu'on puisse aimer et aimer à mon âge?...

LE BAILLI.

Oui-dà ? Si tu crois que parce que j'ai failli être chevalier de Malte, je ne sais pas ce que c'est qu'aimer ! J'ai été aimé moi tout comme un autre, oui moi, Jean-Antoine La Bourrasque, comme disaient mes matelots. Mais plus j'ai fréquenté les femmes et plus je me suis convaincu qu'elles ne sont faites que pour soigner les enfants et tracasser les hommes !

LE MARQUIS.

La comtesse m'eût donné un petit-fils, un Mirabeau, que je l'eusse adorée, oui, vraiment ! Mais, du diable ! mon fils aîné a tout gâté avec ses tarentules.

GERMAIN.

Ce qui n'empêche pas que si vous parliez de M. le comte aux gens de Pertuis, ils vous répondraient...

LE MARQUIS.

Monsieur Germain, vous savez que je veux bien faire des livres pour le peuple, mais que je ne lui demande jamais son avis !... Ce drôle de Mirabeau tournerait la cervelle à mes gens avec sa tête chaude !

LE BAILLI.

Eh ! les têtes chaudes valent encore mieux que les cœurs froids.

LE MARQUIS.

Ah çà ! tu vas maintenant plaider pour ce brûlot, cet extravagant ?

LE BAILLI.

Le temps des gens de sa sorte arrive à grands pas et le boute-feu est capable d'éclairer son siècle !

GERMAIN, bas au bailli.

A la bonne heure, monsieur le bailli ! Ah ! si on avait su prendre M. le comte !

LE MARQUIS.

Comète ou tison, qu'on ne me parle plus de cet homme-là ! J'aime encore mieux son frère ! Il s'amuse, il se bat en duel, il fait rouler les écus. C'est un panier percé, mais c'est un soldat et un vrai gentilhomme qui ne se soucie pas de vouloir faire sauter la société comme une poudrière !... Où irait-on si on écoutait M. Pierre Buffières?... On ne parle que de blés pillés, de révoltés de manants. Mon fils le vicomte donnerait du moins de son épée à ces marauds !...

LE BAILLI.

Ces marauds, ce sont ces paysans que tu appelles tes enfants !... Tu ne peux pas les faire mettre tous au couvent comme tes filles !

LE MARQUIS.

Je les ferais mettre au château d'If, têtebleu !... Ou ramer sur les galères !

LE BAILLI, riant.

Philanthropie et bastilles mêlées !

LE MARQUIS.

Eh ! je consens à faire le bien, mais je ne veux pas qu'on me le prenne ! Et qu'est-ce qu'on dit, Germain !... On a arrêté un faux saulnier qui rôdait autour du château?

GERMAIN, servant le marquis.

Oui, monsieur le marquis, Placial de Pertuis.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que ce Placial ?

GERMAIN.

Un pauvre homme et un brave homme qui vit tout seul là-bas, et qui a dû aller faire bien loin la contrebande pour vivre. Un ancien soldat. Il mourait de faim.

LE MARQUIS.

De faim ? (Au bailli.) Tu vois, il est nécessaire de développer l'agriculture et dans mon ouvrage en huit volumes, in-douze l'*Ami des hommes*...

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DE PAILLY, entrant en costume de fête.

MADAME DE PAILLY.

Qu'est-ce que vous disiez là ? On meurt de faim en Provence ? Qui meurt de faim ?... Est-ce qu'on meurt de faim ?

GERMAIN, rudement.

Ça arrive quelquefois à ceux qui ne mangent pas, madame.

MADAME DE PAILLY.

Vous pourriez me répondre sur un autre ton, monsieur Germain.

GERMAIN.

Je réponds comme j'ai toujours répondu ici, madame !

LE MARQUIS.

Germain !

GERMAIN, en s'en allant.

En vérité, je suis plus ancien que madame dans la maison.

MADAME DE PAILLY.

L'insolent !

LE MARQUIS.

Un maraud qui a été élevé avec moi!... Si je ne l'aimais pas tant, je lui briserais mon bâton sur les reins, avant de le chasser.

MADAME DE PAILLY.

Ce sont les doctrines de monsieur votre fils qui font du chemin jusqu'ici.

LE BAILLI.

Ce qui prouve qu'on peut enfermer les gens et non les idées.

MADAME DE PAILLY.

Vous êtes toujours un peu partial pour votre neveu, bailli !

LE BAILLI.

Pas du tout !... Mais il y a en lui le salpêtre particulier à notre sang et j'excuse bien des choses !

LE MARQUIS, à madame de Pailly qui va répondre.

Laissez-le, madame !

MADAME DE PAILLY.

On meurt de faim ! on meurt de faim ! Ce n'est pas à Mirabeau dans tous les cas. Vous voyez que le marquis se ruine à donner des fêtes à ses gens ! Depuis qu'il est ici ce sont des cérémonies continuelles ! Que dites-vous de mon costume, mon cher marquis ?

LE BAILLY.

C'est vrai ! Qu'est-ce que ce costume ?

MADAME DE PAILLY.

Celui de Cérès ! Cérès, la déesse des moissons !

LE MARQUIS.

Dans la fête de la nature, madame de Pailly représente Cérès, la déesse de l'Abondance !

LE BAILLI, à part.

Une Abondance très capable de mettre la misère au logis et qui devrait bien remonter dans son Olympe !

SCÈNE IV

Les Mêmes, HENRIETTE DE NEHRA.

LE BAILLI, allant à Henriette.

Ah ! venez, ma chère enfant !...

LE MARQUIS.

Ta pupille !...

HENRIETTE.

Je suis heureuse de ce titre, puisque M. le bailli a bien voulu consentir...

LE BAILLI.

Consentir?... Je suis heureux... La fille de mon vieil ami, de mon cher Haren !... Ah ! qui m'eût dit qu'un vieux soldat comme moi protégerait jamais la fille d'un ambassadeur comme lui !

LE MARQUIS.

M. Valras qui vous a conduite ici est reparti, mademoiselle ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur le marquis ! Maintenant que pour veiller sur moi, j'ai...

LE BAILLI.

Un ami dévoué qui remplacera ce M. Valras, lequel menacé d'arrestation a assez à faire de songer à lui-même !

LE MARQUIS.

Aussi pourquoi publie-t-il les libelles de mon fils ?

LE BAILLI.

Il a bien publié des écrits, à toi, et les a fort bien vendus, ma foi !

LE MARQUIS.

Mes écrits sont d'un sage, ceux de mon fils sont d'un fou !

LE BAILLI.

Vanité d'auteur ! Tu périras par là, toi !...

LE MARQUIS.

Oh ! tu ne réussiras pas à me faire passer pour un Vadius ! (A Henriette.) Et c'est, mademoiselle, à un homme de soixante-huit ans, comme mon frère, que vous venez demander un appui, avec vos vingt ans qui n'auront pas le temps de fleurir, que nous serons déjà Dieu sait où, lui et moi ?

LE BAILLI.

Mademoiselle de Nehra m'a apporté une prière d'un ami, qui pour moi est un ordre. Maintenant j'ai une fille.

LE MARQUIS.

Sans avoir le souci de la mère !

LE BAILLI.

Bonne chose... ça.

LE MARQUIS.

Mais, est-ce des barbons comme nous qui sommes faits pour élever des fillettes ?

LE BAILLI.

Eh ! barbon ! barbon ! Il n'y a pas de barbon chez les Mirabeau ! On meurt chez nous, mais on ne vieillit pas ! Il faut nous couper en morceaux pour nous détruire ! Et encore, ma chère enfant, le vieux Jean-Antoine, notre père.

à Cassano, il y a de cela soixante-dix-neuf ans, le bras cassé par une balle, la gorge traversée d'un biscaïen, la tête à demi détachée des épaules, laissé pour mort, guérit pourtant, et trois ans après, criblé de blessures, la tête soutenue par un collier d'argent caché sous sa cravate, il épouse une jeune femme, mademoiselle de Castellane-Norante, notre mère vénérée, qui l'adore et qui lui donne sept enfants tous taillés dans le bloc dont nous sommes. Eh bien, mademoiselle, puisqu'on ne meurt pas plus que cela dans notre famille, j'aurai bien, malgré mes soixante-huit ans, le temps de vous servir de tuteur !

MADAME DE PAILLY.

C'est une déclaration, bailli.

LE MARQUIS, bas à son frère.

Eh bien, épouse-la tout de suite, vieux fou !... seulement à ton septième enfant, je te préviens que tu auras soixante-quinze ans !

LE BAILLI.

Peste ! que non pas ! Père, oui ! Mari, jamais ! Tu m'as donné un trop mauvais exemple !

MADAME DE PAILLY.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle, si M. le bailli de Mirabeau le permet, et si vous le voulez bien, je vous offre aussi ma protection, et j'espère vous détourner de cette vocation du couvent qui n'est faite que pour les filles laides et vous êtes jolie, et pour les filles qu'on n'aime pas, et si vous aimez quelqu'un, celui-là vous aime, ou vous aimera, quel qu'il soit !

HENRIETTE.

Si pourtant j'aimais quelqu'un qui ne fût pas libre, me conseilleriez-vous de lui disputer celle qu'il aimerait, madame? Il y a des femmes qui veulent un cœur tout entier et à qui le partage et la lutte sont odieux !

LE BAILLI.

Oh! oh! Elle a des ongles, ma pupille!...

MADAME DE PAILLY.

Je ne sais ce que vous voulez dire, mademoiselle, mais quand je vous offre ma protection...

SCÈNE V

LES MÊMES, MIRABEAU, paraissant à droite près de la grille et repoussant Germain qui le précédait.

MIRABEAU.

Il y a des protections, madame, qu'on n'offre pas à une honnête fille, si on ne veut pas qu'elle les refuse.

MADAME DE PAILLY.

Monsieur!

LE BAILLI.

Gabriel!

HENRIETTE.

Lui!

LE MARQUIS.

Qui êtes-vous, monsieur? Et que venez-vous faire ici?

MIRABEAU.

Hors de cette terre, je suis Pierre Buffières, un banni, un homme sans nom. Ici, je suis le comte de Mirabeau, et je viens saluer mon père et chercher la bénédiction de ma mère.

LE MARQUIS.

Votre père vous a chassé!... votre mère n'est plus ici!

MIRABEAU.

J'aurais dû le savoir, puisque madame...

Il s'arrête.

LE MARQUIS, l'interrompant.

Madame est chez moi. Où je suis, madame de Pailly est chez elle! Et je vous ordonne de respecter qui j'honore.

MADAME DE PAILLY.

Permettez-moi de me retirer, monsieur le marquis. Il n'est pas de ma dignité de supporter que devant vous...

LE MARQUIS.

Pardonnez, madame, et laissez-moi parler à ce forcené.

Il la reconduit jusqu'à la grille de droite, en passant fièrement devant Mirabeau qui salue son père et se couvre devant madame de Pailly.

LE BAILLI, à Henriette.

Venez, mon enfant!

Henriette sort suppliant Mirabeau du regard. — Elle salue le marquis en passant devant lui.

HENRIETTE, bas à Mirabeau.

Ne bravez pas votre père! A l'heure où vous êtes, il faut être libre!

MIRABEAU.

Je veux du moins qu'il entende la vérité une fois!

SCÈNE VI

MIRABEAU, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à gauche.

C'est pour insulter madame de Pailly que vous êtes venu au château?

MIRABEAU.

C'est d'abord pour réclamer à mon père mes comptes de tutelle. Hors de vos prisons j'ai le droit de respirer et je veux vivre...

LE MARQUIS.

Vos comptes de tutelle vous seront rendus, je les ferai établir par les gens de loi. Est-ce tout?

MIRABEAU.

Eh! non, ce n'est pas tout, mon père! je vous en prie, je vous en supplie, revenez à nous, à votre fils!... Laissez-moi ramener ma mère, tête haute, dans cette maison qui est la sienne!

LE MARQUIS.

Ah! voilà d'une autre chanson!... Peste!... vous êtes devenu moraliste, monsieur? J'en suis heureux et surpris... Mais dites-moi, n'y a-t-il point de par le monde une comtesse de Mirabeau qui est votre femme, je crois? A-t-elle aussi le droit d'entrer le front haut dans votre maison?

MIRABEAU.

Ce mariage avec mademoiselle de Marignane, je l'ai subi comme toutes vos volontés premières. Marié sans amour, par vous, à une femme que son père forçait à m'épouser, j'ai trouvé, vous le savez bien, la preuve que celle qui portait mon nom m'avait trahi! De par mon droit, je pouvais disposer sans pitié de la vie de cette malheureuse .. j'ai pardonné, mais en pardonnant j'ai du moins repris possession de moi-même, de mon âme, de ce qui est la vie et l'air même de l'homme, le droit d'aimer!

LE MARQUIS, passant devant lui.

Eh bien, monsieur, j'ai fait comme vous! Je vis à ma guise, selon mon gré, et selon mon droit!

MIRABEAU.

Vous vivez seul, auprès de votre foyer brisé! Mais ce que je pouvais faire, vous ne le pouviez pas, monsieur le marquis. Il y avait des liens qui vous retenaient auprès de ma mère.

LE MARQUIS.

Qui cela?

MIRABEAU.

Vos enfants!

LE MARQUIS.

C'est au nom de vos sœurs que vous plaidez?

MIRABEAU.

C'est mon métier de plaider pour les innocents! Oui, je réclame pitié pour les victimes et les martyrs, pour moi qui ne demandais qu'à vous aimer et que vous avez persécuté, pour ma mère que vous avez chassée!

LE MARQUIS.

En vérité, monsieur, vous oubliez qui je suis! Je vous ai déjà montré ce que peut ma volonté. Prenez garde que je vous fasse sentir encore ce qu'est mon pouvoir! Je ne dois à personne compte de mes actions et à vous moins qu'à tout autre, à vous qui tour à tour avez pris le parti de la marquise contre moi, et le mien contre elle! Et qui osez maintenant me parler, à moi, de mes devoirs au nom de votre mère!

MIRABEAU.

Comme je parlerais à ma mère en votre nom, mon père! comme je lui dirais : Pardonnez, oubliez. Est-ce que vous ne voyez pas que je vous aime tous deux? Est-ce qu'étant votre fils, tout mon être ne se refuse pas à devenir votre juge!

LE MARQUIS.

Qui parle de justice à Mirabeau devant moi?

MIRABEAU.

Moi!... moi!... que toute injustice révolte comme elle vous a cent fois révolté vous-même! Moi qui suis de votre sang et de votre race! moi, l'enfant flétri, qui défends la famille contre vous, comme je défends ma mère contre cette femme!

LE MARQUIS.

Je vous ai tout à l'heure, monsieur, ordonné de la respecter!

MIRABEAU.

Du respect, à elle! Du respect, ici? devant tous mes souvenirs outragés? Sachez-moi gré, mon père, de ne pas forcer ma colère à ne pas lui dire en face ce que je pense d'elle!

LE MARQUIS, terrible.

Malheureux!... (Se contraignant.) Je suis ici, le maître!... Tant que j'aurai un souffle, mon fils courbera le front partout où je serai!... Je pourrais faire arrêter M. Pierre Buffières comme un étranger qui vient m'insulter chez moi. Je chasse le comte comme un misérable qui manque de respect à son père! au chef de sa maison!

MIRABEAU.

Est-ce un père qui discute avec son enfant à coups de lettres de cachet et de bastille! Regardez cette face où aux cicatrices de la maladie, votre dureté a ajouté la lèpre des cachots et les stigmates de la prison! Je n'ai pas le droit d'être votre juge! Aviez-vous le droit d'être mon bourreau? Ah! oui, vous pouvez me rejeter à vos donjons où j'ai étouffé, à vos bastilles où j'ai râlé, à votre fort de Joux, ou à vos prisons de Vincennes! Eh bien! verrous, bastilles, prisons... c'est tout cela que je veux briser... Et redevenu libre, j'ai voulu vous le dire en face : De votre enfant prêt à vous aimer, vous avez fait un révolté prêt à vous combattre. De ce bras où vous pouviez vous appuyer, vous avez fait un instrument de colère, et c'est le fils persécuté qui, de son talon, renversera comme du sable vos repaires de féodalité!...

LE MARQUIS, montrant les tourelles à droite.

En attendant elles tiennent bon, ces murailles que nous avons défendues depuis des siècles. Je vous répète que vous êtes chez moi et que je vous chasse! Partez! partez, vous dis-je!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BAILLI, LE VICOMTE, accourant, MADAME DE PAILLY, HENRIETTE, GERMAIN, PASCALETTE, VALETS, PAYSANS.

LE BAILLI.

Qu'y a-t-il?

LE VICOMTE.

Mon frère!

LE MARQUIS.

Je vous chasse devant tous!

MIRABEAU.

Soit! A vous ces tourelles de pierre, à moi la place publique!... Le marquis de Mirabeau est le maître dans ses murailles... Mirabeau le banni est le maître en plein soleil!... Adieu!

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins MIRABEAU.

HENRIETTE.

Chassé!... chassé!...

LE BAILLI.

Mon enfant!... je supplierai le marquis...

MADAME DE PAILLY.

Monsieur le marquis, je vous en conjure, oubliez!...

LE MARQUIS.

Vous avez raison, madame!... Mes vassaux ne doivent point souffrir de la folie de cet homme!...

Il conduit madame de Pailly à gauche vers le trône rustique. Les paysans et les paysannes arrivent par la droite portant une gerbe de blé. Défilé de la Fête de l'Agriculture. Marche villageoise de Gossec à l'orchestre.

LES PAYSANS.

Vive monsieur le marquis!

MADAME DE PAILLY, au vicomte.

Cela console un peu de ces fureurs, n'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Du pur Céladon!

LE BAILLI, brusquement.

Le diable emporte la pastorale!... Mon pauvre Gabriel!...

LE MARQUIS, se levant.

Messieurs, mes chers amis, vassaux et habitants, je suis enchanté d'être revenu pour quelques jours en ce vieux manoir de Mirabeau et d'avoir pû retrouver mes bons amis, mes vassaux, mes rustiques enfants.

CRIS des paysans, groupes à droite et au fond.

Bravo!... Très bien!... vive monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Les hommes naturellement sensibles, seraient plus aimables s'ils étaient plus heureux. Cherchons donc à les rendre fortunés. L'Etat est un arbre, l'agriculture est la racine de l'Etat, les branches sont l'industrie, les feuilles sont le commerce et les arts!... Que sous vos bêches et vos hoyaux coule le suc nutritif, ce lait de notre mère commune, la terre! Et célébrez avec des cœurs exempts de troubles, la fête de Cérès de la nature et des moissons.

CRIS.

Vive monsieur le marquis!

Pascalette s'avance vers le trône où sont assis madame de Pailly, Henriette et le marquis.

LE VICOMTE.

Pardon, mon enfant, qu'est-ce que vous représentez?

PASCALETTE.

Une fille de Cérès, monsieur le vicomte!

LE VICOMTE.

Comment, la femme de Pluton?

PASCALETTE.

Non... non... une moissonneuse.

MADAME DE PAILLY.

Toutes les moissonneuses sont filles de Cérès!

LE VICOMTE.

Merci... avec ces mythologies, on ne sait jamais!

LE MARQUIS.

La fille de Cérès parlant à sa mère!... Merci, mon enfant...

PASCALETTE.

Ma démarche est légère,
Je rapporte chez nous
De quoi nourrir ma mère
Et ce poids est bien doux.
Pour moi c'est une fête,
Ma peine est un bonheur!
Le poids est sur ma tête,
Le plaisir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Bravo!...

TOUS.

Bravo!...

MADAME DE PAILLY.

C'est charmant!

LE VICOMTE.

Et c'est moral!

PASCALETTE, au marquis.

A monsieur le marquis!
O toi, que le hameau révère,
O toi, notre vrai, défenseur,
Notre ami, notre tendre père!
Vis et respire avec douceur!

Le marquis se lève pour remercier.

LE MARQUIS.

Mes enfants, mes amis...

Au même moment il se fait un grand bruit, à gauche au fond du théâtre, on voit arriver traîné par la maréchaussée, un pauvre diable, — Placial, vieux paysan en haillons, devant la foule qui s'écarte.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PLACIAL, LE SERGENT.

CRIS.

Ah!... la maréchaussée!...

LE MARQUIS.

Qui vient troubler la fête de la nature?

LE BAILLI.

Le coup de tonnerre, parbleu!

ESTRAGEL.

C'est Placial!

GERMAIN.

Pauvre diable!

LE VICOMTE.

Ah! c'est ce faux saulnier!...

HENRIETTE.

Où le mène-t-on?

LE BAILLI.

Aux galères !

HENRIETTE.

Le malheureux ! Et qu'a-t-il fait ?

LE BAILLI.

Il a ramassé du sel au bord de la mer, c'est un crime !

HENRIETTE.

Est-ce possible ?

LE BAILLI.

C'est la loi... Et si, libre, il recommence, pendu ou étranglé...

LE MARQUIS.

On n'aurait donc pas pu longer la route de Pertuis au lieu de faire passer ce cortége de ce côté ?

LE SERGENT du détachement s'avançant vers le marquis.

Cet homme que les commis aux gabelles nous ont ordonné d'arrêter est un de vos vassaux, monsieur le marquis, et le pauvre diable nous a prié de le laisser venir jusqu'à vous supplier...

PLACIAL.

Oui, monsieur le marquis, vous êtes tout-puissant... Dites un mot... un seul... on me laissera libre...

LE MARQUIS.

Libre !...

PLACIAL.

Si vous saviez... Je ne suis pas un révolté... ni un voleur... j'ai porté le fusil sous vos ordres au régiment de Duras ! j'ai été blessé à vos côtés au siége de Kehl et à Clausen, j'ai bien servi le roi, mais je suis vieux, maintenant... je suis pauvre, bon à rien, et jusqu'au jour où je mourrai de faim au fond d'un fossé, il faut bien que je vive... Alors...

LE MARQUIS.

Alors, vous avez contrevenu aux ordonnances de Sa Majesté ?...

PLACIAL.

J'ai ramassé quelques poignées de sel, là-bas, très loin... oui, je l'avoue et je l'ai vendu!... C'est frauder les gabelles... est-ce que je savais, moi?... Je me disais un peu de sel, pas même un sac, monsieur le marquis, pris à personne... Je ne savais pas que le sel de Dieu était le sel du roi!

HENRIETTE.

Monsieur...

LE BAILLI.

Mon frère...

PLACIAL.

Oh! monsieur le marquis... les galères pour ça! Je ne suis pas un coquin! je ne voudrais pas mourir aux galères.

LE SERGENT.

Monsieur le marquis ne te répond pas... Allons, pauvre homme, en route!

PLACIAL.

Un moment, je vous en prie, monsieur le marquis est juste... je l'ai souvent entendu vous parler là, de nos droits.

LE BAILLI.

Attrape, mon frère...

LE MARQUIS.

La loi doit être respectée. Les intendants des gabelles sont maîtres absolus...

HENRIETTE.

Monsieur le marquis, je vous en conjure!...

LE MARQUIS.

Je ne puis rien!

MADAME DE PAILLY.

Quel contre-temps... là au milieu de cette fête!... Emmenez cet homme.

Le marquis fait un signe. — Placial serre la main de quelques paysans.

LE SERGENT, à Placial.

Allons! viens!...

PLACIAL.

Pitié!

LE MARQUIS, bas à Pascalette.

Le compliment à Cérès.

Le marquis fait un signe. — Le cortége s'éloigne difficilement. — Les paysans tendent à Placial des morceaux de pain, lui donnant la main. — Pascalette prend un énorme bouquet et s'avance devant madame de Pailly en saluant cérémonieusement, elle commence à chanter.

PASCALETTE, émue, pleurant à demi.

Vous qui charmez par la bonté,
Prenez ces fleurs que Phœbus dore!

Tout à coup, au moment où Pascalette présente le bouquet à madame de Pailly, Mirabeau traverse la foule, arrache les fleurs, puis arrête du geste le convoi de Placial.

SCÈNE X

Les Mêmes, MIRABEAU.

MIRABEAU.

Allons donc!... Est-ce qu'on offre des fleurs à une femme qui détourne sa vue d'un homme à terre?...

Il jette le bouquet à ses pieds.

LE MARQUIS.

Malheureux!...

MADAME DE PAILLY.

Un tel outrage!...

PLACIAL, s'élançant vers Mirabeau. — Mouvement de la foule.

Ah!... monsieur le comte... vous!... Je vous ai vu tout enfant... Placial, vous savez bien... Dites!... que je ne suis pas un voleur.

MIRABEAU.

Toi, Placial? (Au sergent.) L'amende à laquelle cet homme a été condamné... je la paierai.

LE SERGENT.

Il est trop tard... L'arrêt qui le condamne...

MIRABEAU.

Ah! monsieur le marquis... ce n'est plus pour moi que je supplie... je m'éloigne .. Mais, on m'a dit là-bas ce qui arrivait... Cet homme! je le connais!... Il m'a fait sauter sur ses genoux, il a couru avec moi dans ces montagnes... Il demande humblement un peu de pitié... Faites grâce... Ce sel de la mer, cette manne des grèves, il n'avait pas le droit de la ramasser... Mais la flétrissure, les galères à un vieux soldat qui a donné son sang pour le pays... Pitié!... (Le marquis reste immobile.) Non?... vous êtes implacable?... Eh bien!... relève-toi, pauvre diable!... c'est moi, moi qui te protége!... Et laissez-le libre!...

LA FOULE.

Oui, libre!... libre!...

LE MARQUIS.

C'est trop d'audace!... Seul maître ici, j'entends que le vol soit châtié comme il mérite de l'être.

MIRABEAU, montrant les inscriptions de la fête.

Monsieur le marquis? A la Pitié! à la Nature, à l'Humanité! — Eh bien! Mirabeau l'aîné met en pratique les idées de son père!... (Aux paysans.) Délivrez cet homme!...

Des paysans se précipitent vers le détachement et arrachent Placial aux soldats.

PLACIAL, à la gauche de Mirabeau.

Ah! monsieur, monsieur, ma vie est à vous!

LE SERGENT, s'avançant vers Mirabeau.

Mon prisonnier.

MIRABEAU.

Osez le prendre.

Il se jette avec Placial au milieu des paysans qui luttent contre la maréchaussée.

LE MARQUIS, désignant son fils.

Arrêtez ce rebelle!...

HENRIETTE.

Il est perdu!

LE BAILLI, mettant l'épée à la main.

On ne touche pas à un gentilhomme!

LE MARQUIS.

Mon frère!...

LE BAILLI.

On n'arrête pas un Mirabeau sur la terre de Mirabeau!

Le sergent s'incline devant l'épée du bailli étendue sur Mirabeau debout devant Placial qui lui baise la main, incliné. — Le vicomte est auprès de son père. — Madame de Pailly toute droite regarde Mirabeau avec colère. — La foule se presse autour de ce groupe. — Henriette est prête à s'évanouir.

ACTE TROISIÈME

TROISIÈME TABLEAU

A Paris chez Mirabeau

Un appartement chez Mirabeau. — Intérieur assez modeste, mais sans exagération. — Tables, livres, gravures. — Deux corps de bibliothèque. — Papiers traînant sur une table. — Encrier, manuscrits. — Porte au fond, petite porte à gauche. — Fenêtre à droite d'où l'on aperçoit les maisons, porte à droite, chaises, fauteuils, un canapé à gauche. — En hiver, 27 décembre 1788.

SCÈNE PREMIÈRE

MIRABEAU, PLACIAL.

Mirabeau est assis à sa table de travail. Sa lampe allumée brûle encore quoiqu'il fasse jour. On aperçoit, par la fenêtre, les toits couverts de neige des maisons voisines. — Mirabeau se redresse, se lève, va au fond, se plonge la tête dans l'eau.

MIRABEAU.

Placial?

PLACIAL.

Monsieur le comte.

MIRABEAU.

Rallumez le feu, il s'est éteint. Quelle heure est-il?

PLACIAL.

Sept heures!

MIRABEAU.

Déjà! Paris s'éveille!... Tout de suite à l'imprimerie!

Il lui donne des feuilles de papier.

PLACIAL.

Bien, monsieur le comte, j'enverrai Boyer!

Bruit au fond.

MIRABEAU.

Qui fait ce bruit?

PLACIAL.

Quelques créanciers de M. le comte, les plus pressés!

MIRABEAU.

Donne-leur l'argent qui te reste.

PLACIAL.

Il ne me reste rien.

MIRABEAU.

Diable! Dis-leur de revenir demain. Je passerai la nuit encore. On me paiera ma brochure et je leur en distribuerai le prix. Mais n'introduis personne. Il me déplairait de jouer la scène de Don Juan et de M. Dimanche!

PLACIAL.

Je vais les apaiser... Oh! ils ne vous détestent pas!... Monsieur le comte sortira-t-il?

MIRABEAU.

Non!

PLACIAL.

J'oubliais, M. Valras est venu; il vous prie de l'attendre aujourd'hui.

MIRABEAU.

Je serai bien heureux de voir Valras. Il vient si rarement. Il semble me fuir.

PLACIAL.

Il est prudent. Une dénonciation est si facile! Mais je veillerais sur lui comme je veille sur vous, monsieur le comte, en chien de garde!

MIRABEAU.

Oui, je le sais, merci, Placial!

Julie entre. — Placial salue et sort.

SCÈNE II

MIRABEAU, JULIE.

MIRABEAU.

Chère Julie! Comme tu viens tard!

JULIE.

Je voulais te laisser finir. Ton travail est-il fini?

MIRABEAU.

Complétement. Et je suis libre!... Tout à toi, à notre amour!

JULIE.

Voyons, qu'avez-vous écrit? Encore quelque page éloquente où passe votre âme de tempête?

MIRABEAU.

Oh! rien de bon!... Ma plume court au hasard. Ce n'est pas l'arme qu'il me faut. Mon arme à moi, c'est la parole! Il y a dans cette poitrine des cris inattendus qui remueraient un peuple! Mais il faut bien écrire, et écrire toujours, ma Julie, puisque nous sommes pauvres!

JULIE.

Et je suis triste, mon Gabriel, de te savoir courbé sur cette table de travail, passer des nuits, t'enfiévrer la joue et le front, lorsque j'aurais pu, si ce misérable vieillard...

MIRABEAU.

M. de Rieux! l'oncle de ton mari! Voyons, je ne comprends pas bien au juste ce qu'il a fait, ce maître drôle.

JULIE.

Il a, en abusant de ma signature, de ma confiance, engagé dans des opérations de finance, la fortune que son neveu m'avait laissée et disparu comme un commis infidèle!... Fiez-vous donc aux apparences! Il avait l'air si niais!

MIRABEAU.

Ce sont les plus niais qui sont parfois les plus habiles en matière d'argent. Bref, te voilà l'égale de Mirabeau, aussi isolée, aussi malheureuse que lui! Eh bien! de nos deux détresses nous ferons le bonheur le plus charmant! C'est plus facile qu'on ne croit.

JULIE.

Tu m'aimes donc vraiment?

MIRABEAU.

En doutes-tu?

JULIE.

Oui, nous avons de ces instincts. Il me semble que je t'aime plus que toi et d'un amour plus profond, plus entier et plus sûr. Tu pourrais être aimé encore, tandis que... (Elle s'arrête.) Et puis tu as été si profondément adoré! Cette Sophie!... Il me semble qu'un tel amour doit laisser tant de traces dans un cœur! D'ailleurs ce n'est pas du passé que je suis jalouse et que j'ai peur! C'est de l'avenir... Oh! si tu aimais une autre femme, vois-tu! (Elle prend une petite arme sur la table.) Qu'est-ce que ce poignard? Je ne l'avais jamais vu?

MIRABEAU.

C'est une arme très vieille qui vient des Arrghetti, les Gi-

belins mes ancêtres... Elle ne m'a jamais quitté... Au temps où nous vivons, un homme doit être maître de sa vie à toute heure .. c'est-à-dire de la terminer quand il lui plaît.

JULIE.

C'est une orfévrerie superbe. Le manche est d'argent.

MIRABEAU.

Oui, avec mes armes. Champ d'azur et barre d'or... J'ai laissé l'azur en Provence et l'or à tous les chemins.

JULIE.

Et cela?

MIRABEAU.

Une fleur de lis... celle dont je suis marqué comme un forçat! Le forçat du travail!

JULIE.

Eh bien! tu vois, si tu ne m'aimais plus, je m'enfoncerais ce poignard dans le cœur.

MIRABEAU.

Es-tu folle! Rends-moi cette arme. (Il la lui arrache.) Puisque je t'aime!

Il l'embrasse au front.

JULIE.

Oh! tu ne me connais pas! Je serais terrible si... Mais tu as raison, ne pensons pas à cela!... C'est vrai, j'ai des idées sombres aujourd'hui!... Chez moi, hier soir, un ami de M. de Miroménil, le garde des sceaux est venu me rendre visite, et là, détail par détail, appuyant sur chaque horreur. s'est mis à me raconter la façon dont on a supplicié la comtesse de la Motte Valois pour cette affaire du collier de la reine... J'en ai rêvé toute la nuit... c'est sa faute.

MIRABEAU.

Il y avait bien de quoi donner des vapeurs à une petite maîtresse!

JULIE.

Et même à moi, qui suis forte!... Songe. C'était affreux!

Le bourreau l'a marquée là! d'un fer rouge!... Elle se débattait, criait et demandait pitié!... La malheureuse! Moi qui l'avais connue, belle, souriante... Je me l'imaginais entre les mains de l'exécuteur, je voyais son épaule nue et j'entendais sa chair grésiller sous le fer chauffé au réchaud.

MIRABEAU.

Pauvre femme! Une aventurière prise à son propre piége!... C'était une amie de madame de Pailly. La courtisane aura également quelque jour une triste fin. Il faut bien une sanction en ce monde.

JULIE.

Vous haïssez donc toujours madame de Pailly?

MIRABEAU.

Et je t'en veux toujours un peu, quand j'y songe, de l'avoir suppliée pour moi, lorsqu'en Provence on me poursuivait pour avoir commis le crime de délivrer ce pauvre diable.

JULIE.

Madame de Pailly seule pouvait amener le marquis, ton père, à demander ta grâce. On allait t'arrêter et t'arracher à moi! J'ai imploré madame de Pailly, j'aurais imploré le diable d'enfer!

MIRABEAU.

Une misérable, cette Pailly!

JULIE.

Elle a consenti à te rendre à ta Julie pourtant. Que m'importe ce qu'elle est! Elle a repris la lettre de cachet qui te menaçait! Je la trouve admirable!

MIRABEAU.

Bah! une lettre de cachet de plus ou de moins! J'en ai l'habitude! Celle-là était la dix-septième! Et Valras?

JULIE.

Eh bien! Valras! Grâce à elle aussi, M. Valras est libre!... Madame de Pailly a entre les mains l'ordre d'arrestation

qui le menaçait, de son côté, et, si comme toi il n'est pas emprisonné, il le doit à cette misérable comme tu l'appelles et comme il l'appellerait aussi, car qui entend l'un de vous entend l'autre!

MIRABEAU.

C'est que Valras est mon inspiration et mon conseil vivant. Pourquoi n'as-tu jamais voulu le voir? Pourquoi me défends-tu de lui dire que je te reçois ici?... Tu détestes Valras!

JULIE.

Tu détestes bien madame de Pailly. On a ses antipathies!

MIRABEAU.

Comparer une femme à un tel homme!

JULIE.

Oui! oui! Tout beau, mon orateur! Je sais ce que vous allez dire. Valras, homme obscur, est un de ces gens qui sont faits pour conduire un siècle. C'est un Caton... un Romain... tout ce que tu voudras... Mais je suis un peu souffrante. Cet horrible tableau que je revois sans cesse, m'a troublé les nerfs... Laissons Valras... Ah! quelle épouvante!

Bruit dans la coulisse.

PLACIAL, entrant.

C'est M. le bailli et M. le comte de Mirabeau.

JULIE.

Je te laisse avec eux! J'ai à faire des visites.

MIRABEAU.

Méchante qui me disais que cette journée était à moi!

JULIE.

Je reviendrai, par là! (Elle montre la gauche.) Ma porte!... Ce soir, nous irons à l'Opéra!

MIRABEAU.

Tu me le jures?... Et si tu passes par la chaussée d'An-

tin, ne cherche plus ce collier, tu sais, que tu contemplais l'autre jour.

JULIE.

Pourquoi?

MIRABEAU.

Parce que tu ne l'y verrais pas. Tu le trouveras chez toi, oui!...

JULIE.

C'est une folie! Il coûte très cher, ce collier!...

MIRABEAU.

Pas assez cher! Je voudrais te donner des poignées de ces rubis

JULIE.

Aime-moi! C'est tout ce que veut ta Julie! Tu fais attendre ton oncle.

Elle sort à gauche.

SCÈNE III

MIRABEAU, LE BAILLI, LE VICOMTE.

MIRABEAU.

C'est la seconde fois depuis votre voyage à Paris, que vous me faites l'amitié de venir me voir, mon oncle, je vous en remercie! Bonjour, mon cher André!

LE BAILLI.

Il m'a bien fallu courir les chemins puisque j'ai accepté d'être le tuteur de mademoiselle de Nehra. Ce n'est pas une sinécure! Que de démarches pour un héritage! Enfin tout est terminé, et selon toute vraisemblance tu ne me reverras pas de longtemps, puisque je retourne à mon pigeonnier de Pertuis, avec les corbeaux!

MIRABEAU.

Il est possible que j'aille vous y retrouver! Je voudrais, si les Etats Généraux étaient convoqués, me présenter aux électeurs de mon pays! Mais l'argent manque...

LE VICOMTE.

A qui ne manque-t-il pas? Avec le jeu!

MIRABEAU.

La table!

LE VICOMTE.

Et les desserts!

LE BAILLI.

Ton père t'a cependant rendu des comptes de tutelle!

MIRABEAU.

Parfaitement. Oignon, mon curateur vient de me les envoyer, vous pouvez lire.

LE BAILLI, lisant.

« Dépensé pour l'arrestation et l'entretien en la prison d'Etat de Vincennes, de M. mon fils, le comte Honoré Gabriel Riquetti de Mirabeau, cinquante mille livres. » Peste!

LE VICOMTE.

Il t'a fait payer son hospitalité!

MIRABEAU.

Et la nourriture! Au donjon de Vincennes! on loge à l'année!

LE VICOMTE.

On dîne mieux chez Beauvilliers!

LE BAILLI.

Moi pauvre comme Job, ton frère grugé par les drôlesses... oui, oui... grugé, ton père à demi ruiné! Il te reste un moyen de faire figure dans le monde.

MIRABEAU.

Et c'est?

LE BAILLI.

De retourner auprès de ta femme! Oh! oui! oui!... Je sais... mais ennui pour ennui, mieux vaut encore la légitime!

MIRABEAU.

Nous sommes, mademoiselle de Marignane et moi, depuis des années, deux étrangers qui portons le même nom! Voilà tout! Ah! ces mariages qui minent une existence, si on les pouvait rompre!

LE VICOMTE.

Oui, au lieu du mariage à perpétuité, le mariage avec évasion.

LE BAILLI.

Mais si tu étais libre, au lieu de retourner à ta femme, ce qui est dur...

MIRABEAU.

Si j'étais libre!

LE BAILLI.

Tu épouserais madame de Rieux, ce qui serait bête! Au reste je ne regrette point de ne pouvoir t'obliger puisque l'argent qu'on te pourrait fournir te servirait à faire ta partie politique dans un colin-maillard qui finira par la culbute générale!... Au revoir, Gabriel! Peut-être adieu, mon neveu! Et si, las de Paris, écœuré de la lutte, tu as besoin d'oubli et de liberté, souviens-toi qu'il y a là-bas un vieux qui, la poche vide, a cependant le cœur plein et qui aura toujours pour toi un bon coin à son foyer et une bonne place dans son cœur!

MIRABEAU.

Mon cher oncle, adieu! Au revoir, André!

LE VICOMTE.

Au revoir! Et tiens, prie le dieu des joueurs qu'il me permette de t'obliger. Oui, si je gagne une fortune au pharaon, je t'en donne la moitié! J'y vais de ce pas!

LE BAILLI.

Incorrigible!

Placial entre.

PLACIAL, entrant.

M. de Beaumarchais.

MIRABEAU.

M. de Beaumarchais chez moi!

LE VICOMTE.

Eh! parbleu, un tripoteur d'affaires, un manieur de millions! C'est peut-être la fortune!

LE BAILLI.

Sauvons-nous! Nous n'aurions qu'à l'attraper!

Ils sortent en saluant Beaumarchais qui entre.

SCÈNE IV.

MIRABEAU, BEAUMARCHAIS.

Beaumarchais regarde autour de lui.

MIRABEAU.

M. de Beaumarchais, que peut-il me vouloir? — Fais entrer, Placial!... Qui me vaut, je vous prie, l'honneur inespéré de votre visite?

BEAUMARCHAIS.

Vous pourriez croire peut-être, monsieur le comte, qu'un homme comme moi, se présentant chez un homme comme vous, vient lui parler de littérature?

MIRABEAU.

S'il en était ainsi, je vous répondrais qu'un homme comme moi, devant un homme comme vous, n'a qu'à se taire et à écouter!

BEAUMARCHAIS.

Vous avez le droit d'être indulgent pour le présent, vous qui avez de l'avenir, car je m'imagine que vos succès du jour ne vous suffisent pas. A un esprit de votre trempe ce ne sont pas les petits sentiers qui conviennent, mais la grande et large route des gens de génie. Vous voyez que je me connais en hommes!

MIRABEAU.

Je vous écoute, monsieur.

BEAUMARCHAIS.

J'ai un énorme défaut. Le théâtre ne me suffit pas. Je m'occupe d'affaires. Tout le monde le sait. J'ai frété des bateaux, envoyé des fusils aux insurgés d'Amérique!

MIRABEAU.

Vous êtes très heureux! J'eusse été libre que je n'aurais pu leur apporter que ma poitrine.

BEAUMARCHAIS.

Et parmi toutes mes opérations, j'ai placé beaucoup d'argent, trop d'argent, je vous l'avoue, dans la banque d'Espagne dite Saint-Charles.

MIRABEAU.

Ah! vraiment?

BEAUMARCHAIS.

C'est une banque que vous avez durement malmenée dans votre dernière brochure. Peste! vos coups de boutoir sont terribles, mon cher comte! Les actions de la banque Saint-Charles ont effroyablement baissé, et certainement...

MIRABEAU.

Je ne savais pas tant de pouvoir à un brin de plume!

BEAUMARCHAIS.

Or, cette baisse est un malheur public, à mon sens du moins. La banque Saint-Charles est une institution digne d'intérêt.

MIRABEAU.

Alors qu'elle en donne à ses actionnaires, monsieur.

BEAUMARCHAIS.

Ah! vous êtes donc aussi mordant qu'éloquent?

MIRABEAU.

J'ai écouté le *Mariage de Figaro!*... monsieur!... Et, en résumé?...

BEAUMARCHAIS.

En résumé, je viens faire appel à votre raison, à vos sentiments, à votre tact, et je suis certain qu'avec cette cordialité d'âme qui est en vous, vous ne voudrez point ruiner, ni moi, ni les administrateurs d'une telle banque et que, étudiant à nouveau son fonctionnement, vous serez assez courtois, j'imagine, pour réparer le mal que votre brochure a causé!

MIRABEAU.

En un mot, monsieur de Beaumarchais, soyez franc, vous venez me demander d'écrire aujourd'hui un livre pour une combinaison que j'ai combattue hier.

BEAUMARCHAIS.

Oh! un livre!... une brochure toute petite!

MIRABEAU.

De simples excuses!

BEAUMARCHAIS.

Très courtes.

MIRABEAU.

Et pour cela ces messieurs m'offrent?

BEAUMARCHAIS.

Cent mille livres!

MIRABEAU.

C'est un chiffre respectable!

BEAUMARCHAIS.

Comme tous les gros chiffres, mais c'est un chiffre à peine convenable pour M. de Mirabeau; seulement la banque Saint-Charles peut avoir besoin dans son conseil d'un nouveau personnage intelligent.

MIRABEAU.

Et vous me proposez de prendre ma part d'un gâteau dont le public fournit la pâte!

BEAUMARCHAIS.

Eh! monsieur, l'agio est aussi la vie des Etats!

MIRABEAU.

Monsieur! quand je vois un homme avec des idées vastes, arrivant au soleil, celui-là, je le salue! Mais les agioteurs vulgaires spéculant sur l'appétit de la foule et s'engraissant de la morale publique... Ah! ceux-là, monsieur de Beaumarchais, c'est un duel entre eux et moi.

BEAUMARCHAIS.

Ah! vraiment? Il est d'autant plus louable à vous d'agir ainsi, qu'il nous est pertinemment connu...

MIRABEAU.

Que ma bourse est plus mal garnie... c'est possible! Mais écoutez bien, jamais, entendez-vous, jamais, ma plume ni ma voix ne seront acquises à ceux qui précipiteraient la France dans la hideuse banqueroute!

BEAUMARCHAIS.

Votre plume, monsieur le comte, n'a pas toujours été aussi virginale.

MIRABEAU.

Ah! oui! vous allez me reprocher, vous qui êtes riche, les livres que j'ai eu la faiblesse d'écrire quand j'étais misérable et que j'avais faim! Oh! ces écrits-là, pour les racheter, je consentirais à les effacer, mot par mot, à genoux!

BEAUMARCHAIS.

Eh bien!... une page de plus ou de moins! vous mettrez un jour dans l'auto-da-fé, celle que je vous propose de composer et jamais aucun de vos écrits ne vous aura rapporté autant!

MIRABEAU.

Monsieur!... En vérité, monsieur, vous oubliez à qui vous parlez! Vous oubliez que vous êtes chez moi!

SCÈNE V

LES MÊMES, VALRAS.

VALRAS, entrant.

Qu'y a-t-il?

Il salue Beaumarchais comme quelqu'un qu'il connaît.

MIRABEAU.

Rien! M. de Beaumarchais qui me proposait tout simplement de m'acheter! Oui, cent mille livres, Mirabeau, c'est pour rien!

BEAUMARCHAIS.

J'étais venu ici en ami. M. de Mirabeau a des dettes, je lui offrais le moyen de les payer. Il refuse; je l'en estime. Mais l'honneur est une barre d'or sur laquelle n'avancent rien, ni la Monnaie, ni les prêteurs sur gages! Tant pis pour lui si ses créanciers le font appréhender au corps. L'honnêteté ne les paiera pas!

MIRABEAU.

Une menace?

BEAUMARCHAIS.

Un avis!

MIRABEAU.

Il y a un arrêt de prise de corps lancé contre moi.

BEAUMARCHAIS.

Malheureusement.

MIRABEAU.

Jusqu'à présent mes créanciers ont attendu. Un ennemi nouveau a acheté de mes créances.

BEAUMARCHAIS.

Un ennemi... ou une ennemie.

MIRABEAU.

Qui cela?

BEAUMARCHAIS.

J'en ai beaucoup trop dit déjà, monsieur, le reste n'est pas mon secret. Permettez...

MIRABEAU.

Ce nom... Que je sache du moins qui je dois combattre!

BEAUMARCHAIS.

Ce n'est pas moi, puisque je vous apportais le moyen d'être libre.

MIRABEAU.

Ah! votre argent! Encore une fois, gardez-le! monsieur, il coûte trop cher!

BEAUMARCHAIS.

Tenez, voulez-vous permettre à un homme qui n'est pas un puritain de vous donner un bon avis? Vous cherchez la liberté bien loin?... Souvenez-vous qu'elle n'est que dans la bourse!... Je vous salue, monsieur!

SCÈNE VI

MIRABEAU, VALRAS.

MIRABEAU.

Vous l'avez entendu? C'est une femme qui se venge!

VALRAS.

La maîtresse de votre père, sans doute! De telles créatures, lorsqu'on leur jette la vérité au visage ne pardonnent pas!

MIRABEAU.

Madame de Pailly?... Et moi qui cherchais d'où le coup

pouvait venir!... C'est cette misérable... mais pour payer le passé il me faudrait des années!... Ah! si l'on vendait son cerveau comme on vend sa carcasse!

VALRAS, *à part.*

Eh! malheureux! tu le vends! — Et pour une femme!

MIRABEAU.

Encore la prison, quand devant moi j'avais la liberté! Et ne trouver d'autre argent que de l'argent infâme!... Ah! mais je traînerai donc toujours après moi la dette, ce boulet de mon passé! Ah! ma jeunesse, comme je l'expie! Tenez, vous excepté, je n'ai pas un ami!

VALRAS.

Et je ne puis rien!

SCÈNE VII

LES MÊMES, HENRIETTE, *qu'introduit* PLACIAL.

HENRIETTE.

Et moi, monsieur de Mirabeau?

MIRABEAU.

Mademoiselle de Nehra!

HENRIETTE.

Une véritable amie!

MIRABEAU.

Vous ici!... Chez moi!...

HENRIETTE.

Le bailli avec qui je retourne à Aix devait m'accompagner, mais je l'ai quitté un moment ne voulant point partir sans vous avoir vu... Bonjour, Valras! Je vous dérange?

MIRABEAU.

Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir, mademoiselle!... J'oubliais que vous partiez aujourd'hui...

HENRIETTE.

C'est-à-dire qu'il vous est presque indifférent que la pupille de votre oncle paraisse ou disparaisse de votre existence.

MIRABEAU.

Ce n'est pas cela que je voulais dire, mademoiselle! Au contraire, je n'ai pas autour de moi des sympathies comme la vôtre! Vous aviez raison! Tenez, voilà mes deux amitiés.

VALRAS, à part.

L'autre est l'amour!

HENRIETTE, à part.

De l'amitié! (Haut.) Oh! ce n'est pas l'admiration d'une petite pensionnaire.

MIRABEAU.

Eh bien! si, mademoiselle, c'est cette admiration qui me console. C'est une goutte de rosée tombée sur ma vie brûlée!... Mais comment mademoiselle de Nehra a-t-elle osé venir chez Mirabeau?

HENRIETTE.

Parce que M. de Mirabeau est son ami, et qu'elle savait qu'il souffrait.

MIRABEAU.

Qui vous l'a dit?

HENRIETTE.

Le bailli, que j'ai vu après la visite qu'il vous a faite, et Valras que je vois tous les jours. — Oui, vous sachant triste et sombre, sachant tout, je voulais vous dire, si vous le permettez à une petite fille qui n'entend rien aux graves questions que vous agitez, que votre heure est venue, que c'est à Aix qu'il faut être et que votre oncle s'écriait tout à l'heure devant moi, ne voulant pas le dire devant vous : « Mon neveu est un de ceux qui doivent entrer » aux Etats, et vrai Dieu, s'il y met le pied, il saura s'y » faire une place digne de notre nom! »

VALRAS.

Ecoutez-la! C'est le bon ange ! Votre œuvre à faire n'est pas ici, dans ces feuillets noircis, dans ces brochures, dans l'éparpillement de votre esprit! Votre place est dans le plein jour, dans l'air libre, parlant au peuple et pour le peuple!

MIRABEAU.

N'est-ce pas? Ah! pouvoir!... mais dans quatre ans!

VALRAS.

Dès aujourd'hui!

MIRABEAU.

Aujourd'hui?

VALRAS.

Le règlement du roi est signé. Les Etats Généraux sont convoqués.

MIRABEAU.

Depuis quand?

VALRAS.

Depuis ce matin; lisez!

Il lui tend un papier.

MIRABEAU.

Ah! vive Dieu! L'heure sonne donc! La France va parler! Tout ce qui travaille, tout ce qui vit, tout ce qui espère, va donc crier liberté!... Oui, ah! oui, vous avez raison. Ah! Valras, être la voix de cette patrie qui naît! l'âme de la nation qui s'éveille!

VALRAS.

Oui, soyez la voix des opprimés, l'avocat d'un peuple!... Partez! partez aujourd'hui... ce soir...

MIRABEAU.

Partir!... Mais cette voix que je voudrais faire tonner pour la justice, la dette l'étrangle et l'étouffe... Devant moi une muraille... Pars! va! On t'attend là-bas! C'est la

gloire !... Mais pars donc, misérable !... Et au détour de la rue, la prison, les recors ! Les recors ! ah ! c'est à devenir fou !

Henriette fait un pas vers la porte du fond. — Placial paraît, suivi bientôt d'un homme convenablement vêtu, portant de l'argent.

MIRABEAU.

Qu'est-ce encore ?

PLACIAL.

Un homme qui vient d'apporter cela. De l'argent !

MIRABEAU.

De l'argent, à moi ?...

PLACIAL.

Oui, monsieur le comte.

MIRABEAU.

De qui vient cet argent ?

PLACIAL.

De votre frère, sans aucun doute, quoique le porteur n'ait pas su trop m'expliquer... Il ne s'agit point d'affaires, m'a-t-il répondu, vous direz à M. le comte de Mirabeau que c'est un partage fraternel... il saura bien...

HENRIETTE.

C'est M. le vicomte...

PLACIAL.

Ce n'était pas un laquais de M. le vicomte, c'était plutôt un garçon du pharaon... très pressé, et comme j'ai entendu tout à l'heure M. le vicomte dire au bailli... si je gagne au jeu, mon frère aura sa part...

MIRABEAU.

C'est André... Tète folle... cœur de frère... Te faut-il ma signature ?

PLACIAL.

Non... Il n'a rien demandé... il est parti...

MIRABEAU, à Placial.

Et si ce n'était pas André !... Mais c'est impossible ! ah ! j'aurais payé chacune de ces pièces d'or d'un atome de ma chair... Sauvé !... Libre d'aller, de venir, d'être moi-même !... Placial, ouvre les portes toutes grandes ! M. de Mirabeau paie ses dettes !

HENRIETTE.

Et maintenant rien ne l'arrête ! Il est libre ! Au revoir, comte !

MIRABEAU.

Au revoir, mademoiselle, et bientôt auprès de vous, j'irai chercher du soleil en Provence.

SCÈNE VIII

MIRABEAU, VALRAS.

VALRAS.

Vous partez ?...

MIRABEAU.

Ce soir.

VALRAS.

Bien, mais partez seul !

MIRABEAU.

Il y a une femme qui partout vous suit comme votre ombre... qu'elle n'aille pas en Provence.

MIRABEAU.

Que voulez-vous dire ?

VALRAS.

Je dis que la femme pour qui vous vous épuisez à travailler est aussi indigne de votre amour que cette madame

de Pailly!... — Que la fièvre qui vous ronge, c'est sa passion qui vous la donne ! que ces amours sont des amours maudites et que la première victoire d'un homme qui veut être libre, c'est de se reconquérir soi-même!

MIRABEAU.

Ah ! je ne vous comprends pas, Valras!

VALRAS.

Que voulez-vous que l'esclave d'une femme soit le libérateur d'un peuple? Je vous en conjure, Mirabeau, prenez garde! arrachez de votre cœur cet amour pour Julie de Rieux, comme on arrache une plante empoisonnée !

MIRABEAU.

Et pourquoi haïssez-vous madame de Rieux?

VALRAS.

Parce qu'elle ressemble à celle qui a fait de moi l'homme broyé qui est devant vous! et comme j'ai été blessé au profond de l'être par l'autre, je vous vois de même menacé par elle.

MIRABEAU.

Moi ? Je suis debout! Et à cette table de travail, je puis gagner une fortune!

VALRAS.

Encore une fois, votre place n'est pas ici, elle est dans cette Provence qui vous a vu grandir!... Vos compagnons d'Aix et de Marseille vous attendent, votre patrie vous réclame !

MIRABEAU.

Elle me verra à sa tête!

VALRAS.

Oui, mais elle doit vous voir libre de ces liens qui vous entravent. Adieu !

MIRABEAU.

Adieu!... pourquoi adieu?

VALRAS.

Parce que vous ne me reverrez plus, sans doute!... Je vais je ne sais où... je retourne en Hollande...

MIRABEAU.

Vous!... Si ma place est au péril, la vôtre y est aussi.

VALRAS.

J'ai soif de silence, d'oubli... je pars!...

MIRABEAU.

Ah! Valras!... dites-moi pourquoi vous partez?... Dites moi pourquoi vous me fuyez?...

VALRAS.

Parce qu'il le faut...

MIRABEAU.

Il faut que le guide m'abandonne à la veille de la bataille? Non, c'est impossible! non! vous ne sortirez pas! vous ne partirez pas! Je veux savoir...

SCÈNE IX

Les Mêmes, JULIE.

JULIE, *entrant précipitamment par la porte de gauche.*

Mon bien-aimé!... Tiens, tes rubis! Regarde... (*Apercevant Valras*). Lui!...

Elle recule pâle, terrifiée.

VALRAS.

Demandez à madame de Rieux pourquoi je me retire devant elle, quand ce serait à elle de reculer devant moi!...

MIRABEAU.

A elle?... (*Julie à gauche, livide, immobile, pendant que Valras remonte au fond, Mirabeau les regarde l'un et l'autre un moment effaré, puis terrible. — A Valras.*) Valras!... cette femme... vous l'avez aimée?

VALRAS.

A en mourir !... mais je suis guéri !

MIRABEAU.

Elle a été votre maîtresse ?

VALRAS.

Cette femme ne s'appelle pas madame de Rieux, c'est Julie Valras. Et la créature dont je vous parlais, la voici.

MIRABEAU.

C'est vrai, cela ? Mais dites-moi donc que ce n'est pas vrai ?

VALRAS.

Dites-lui donc que j'ai menti, madame; dites-lui que cela est faux, que vous n'avez pas vécu des bienfaits de vos amants, que je suis un calomniateur et un infâme !

JULIE.

Ah ! devant lui ! devant lui ! Pas devant lui !

VALRAS.

Devant lui, au contraire !... devant lui à qui j'ai dit un jour que j'avais eu le cœur brisé par une femme qui me fuyait en riant, parce qu'il lui fallait un titre et que j'étais un mercenaire, parce qu'il lui fallait de l'or et que j'étais pauvre, des plaisirs, et que j'étais triste, la vie facile et large et que je mourais au fond de ma boutique comme sur un grabat d'hôpital !

JULIE.

Monsieur !

VALRAS.

Devant lui qui saura désormais quel visage cache votre masque de bonté feinte et quelle femme il a aimée ! Mais ôtez donc ces pierres rouges ! Il me semble voir des gouttes du sang de M. de Mirabeau !

Il lui arrache son collier. Elle recule éperdue.

MIRABEAU.

Ah ! c'est un rêve épouvantable !

VALRAS.

Eh ! non pas, Mirabeau, c'est le réveil ! c'est la vérité cruelle comme le fer dans la plaie ! Entre le devoir et la honte, choisissez !

MIRABEAU.

Ah ! vous me torturez cruellement l'un et l'autre !... Sortez ! allez-vous en ! ah ! malheureuse !...

JULIE, sortant.

Ah !... toute ma colère !... toute ma haine !...

VALRAS.

Maintenant, Dieu vous garde ! et s'il vous faut, à une heure de péril, un cœur et un bras, les voici !

MIRABEAU.

Ah ! que me reste-t-il ?

VALRAS.

Le génie et le devoir ! Adieu !

Il sort avec Placial par la droite.

SCÈNE X

MIRABEAU, puis PLACIAL.

MIRABEAU.

Julie après Sophie !... Tout ce que j'aime meurt ou me trahit !... Je suis donc maudit !... Le génie !... (Il prononce le mot d'un air désespéré, ironique, puis se redresse fièrement.) Le devoir !... (Appelant.) Placial !...

PLACIAL.

Monsieur le comte ?

MIRABEAU.

Nous partons !

PLACIAL.

Pour aller ?

MIRABEAU.

A un duel !

PLACIAL.

Et vos armes ?...

MIRABEAU.

Mes armes ! (*Se frappant le front.*) Elles sont là !

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

A Aix en Provence

Le grand cours, à Aix. — Promenades publiques. — Allées d'ormes. — Fontaines jaillissantes, aperçues au fond. — A droite, un café, dont une partie de la rotonde est praticable avec tables et chaises. — A gauche, premier plan, un hôtel à large porte armoriée. — Au fond d'autres hôtels de même sorte. — A droite, second plan, un hôtel. — Aspect de petite ville parlementaire et solennelle, éclairée par un beau soleil printanier, quoique la scène se passe dans les premiers jours de janvier 1789.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER DE MONTMEILLAN, assis au café à droite. — PLACIAL, PICARDET, CABIROL, PASCALETTE, MARIETTOUN, MARIANNON, à gauche, se promenant sur le cours, dans la foule, où ils mêlent les PETITS BOURGEOIS et les GENS DU PEUPLE.

Grande ébullition à travers tout ce monde. — Au lever du rideau, le cortége de M. de la Fare traversant le théâtre de droite à gauche, passe salué par les acclamations de la foule. — M. de la Fare à la tête des gentilshommes, salue.

CRIS.

Vive le consul ! vive le consul !

PASCALETTE.

Qu'est-ce donc ?

PLACIAL.

Monseigneur le marquis de la Fare, le consul d'Aix, qui se rend à la réunion où la noblesse d'Aix doit choisir ses candidats !

PASCALETTE.

Ah ! la belle journée ! En janvier un soleil de mai !

MARIANNON.

Et tant de monde dehors !

MARIETTOUN.

Ce sont les élections ! Le cours appartient aujourd'hui à toute la ville !

SCÈNE II

LES MÊMES, JULIE,
MADAME DE PAILLY, suivies d'un EXEMPT.

MADAME DE PAILLY.

Ainsi, c'est entendu, vous vous arrêtez à l'hôtel, ma chère Julie ? Vous n'y trouverez pas le marquis, il est parti. Mais mademoiselle de Nehra y est encore.

JULIE.

Mademoiselle de Nehra ? Elle est ici ?

MADAME DE PAILLY.

Oui, et c'est là, en face de l'hôtel de M. de la Fare que descendra Mirabeau.

JULIE.

Ah ! (A part.) Elle l'a suivie !

MADAME DE PAILLY.

C'est une journée décisive pour lui. Ce serait le triomphe

si je n'étais là ! J'avais fait racheter à Paris ses créances !... Je ne sais qui les a payées !

JULIE.

Je crois l'avoir deviné, moi !

MADAME DE PAILLY.

Mais je tirerai parti de ce mystère même. Oh ! ne me dites rien... Je sers votre amour plus que vous ne pensez en servant ma haine !

JULIE.

Oui, car Mirabeau ne m'aime plus, il me fuit. Malheur à qui nous a séparés !

MADAME DE PAILLY.

L'assemblée de la noblesse présidée par le consul d'Aix, M. de la Fare, est en ce moment réunie pour statuer sur l'élection du comte ! Avant une heure, et grâce à moi, la tempête éclatera sur sa tête. Qui cherchez-vous donc du regard ?

JULIE.

Vous n'avez donc pas remarqué cet homme qui nous a suivies tout à l'heure ?

MADAME DE PAILLY.

Non !

JULIE.

Moi je l'ai bien reconnu ! c'est Valras ! Venu à Aix ! Dans quel but ?... — Quelque danger pour moi !... Cette lettre de cachet obtenue jadis par le marquis et dont vous aviez, sur ma prière, consenti à ne pas faire usage...

MADAME DE PAILLY.

Eh bien ?

JULIE.

Vous l'avez toujours ?

MADAME DE PAILLY.

Oui, chez moi !

JULIE.

Il me la faut!

MADAME DE PAILLY.

Ce n'est pas contre votre Mirabeau?...

JULIE.

Certes! Mais c'est contre l'autre!

MADAME DE PAILLY.

Je vais vous donner cette lettre à l'hôtel, et si vous avez besoin, avec l'ordre qui frappe, de la main qui exécute, cet exempt que j'ai mandé pour procéder à une instruction sur un vol domestique commis chez moi, est tout prêt... D'un mot...

JULIE.

Tant mieux! Oui, j'ai besoin d'une arme, car cet homme me fait peur!

SCÈNE III

VALRAS, JULIE.

Au moment où Julie va entrer à l'hôtel, Valras arrivant par la gauche, l'arrête d'un geste.

JULIE.

Lui!

VALRAS.

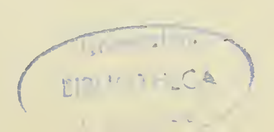
Un moment, je vous prie!...

JULIE.

Monsieur!...

VALRAS.

Je veux vous parler... je le veux... Est-il vrai que vous soyez mêlée à ce qui se trame ici contre un homme que je viens tout exprès pour défendre?



JULIE.

Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur? Nous n'avons plus rien à nous dire! Rien!

VALRAS.

Parce que vous, l'intime amie de madame de Pailly, vous devez être informée de ses projets.

JULIE.

Quels projets?

VALRAS.

Vous les connaissez mieux que moi!... J'ai tout appris à Paris où se forgent les armes que la maîtresse paie contre le fils avec l'argent du père! Et me voici, n'ayant plus le droit de parler à celui qui vous connaît maintenant, mais voulant veiller sur lui et le protéger contre madame de Pailly et son amie, madame de Rieux.

JULIE.

Vous m'appelez madame de Rieux?

VALRAS.

Oui, car la seule chose dont je vous sache gré, c'est d'avoir jeté mon humble nom comme une défroque qui vous pesait. Vous m'avez blessé au cœur, mais du moins publiquement vous ne me déshonorez pas! Quand le carrosse de madame de Rieux m'éclabousse, cette boue, c'est peu de chose! J'aime mieux la boue sur mon habit que sur mon nom!

JULIE.

Eh bien, puisqu'il vous convient maintenant que je ne porte pas votre nom, de quel droit m'insultez-vous?

VALRAS.

Du droit qu'aura toujours Pierre Valras sur sa femme adultère!

JULIE.

Ah! vous redevenez le mari pour menacer!

VALRAS.

La vie humaine m'est sacrée même dans une créature avilie!... Mais il y a d'autres châtiments que la mort!

JULIE.

Et ce châtiment?

VALRAS.

Je ne sais encore! Mais vous...

JULIE.

Ton châtiment!... Je saurai le prévenir!

Elle va pour entrer dans l'hôtel à droite, lorsque apercevant mademoiselle de Nehra qui en sort, elle remonte au fond. — Valras va pour s'éloigner. Il aperçoit Henriette.

SCÈNE IV

VALRAS, HENRIETTE, puis JULIE, au fond.

HENRIETTE, à elle-même.

Mirabeau arrivera tout à l'heure à Aix! Il faut que je lui dise! je n'oserai jamais... Cette lettre du moins... Si je voyais Placial! (Elle aperçoit Valras.) Ah!

VALRAS.

Mademoiselle de Nehra! Dieu soit loué! C'est vers vous que je viens, mademoiselle!

HENRIETTE.

Quelle joie!... si vous saviez...

VALRAS.

Je sais tout, et c'est pour cela que je suis venu.

HENRIETTE.

Vous avez appris?

VALRAS.

A Paris même. De là-bas encore on veut l'atteindre...

HENRIETTE.

Oh ! c'est de là (Elle montre l'hôtel.) que partent les calomnies, les lâchetés. Mais j'ai pour défendre Mirabeau une arme certaine.

JULIE, paraissant au fond.

Que se disent-ils ?...

Elle se cache, mais marquant bien qu'elle va observer et, s'il est possible, écouter.

HENRIETTE.

Je ne pouvais, je n'osais lui remettre ceci à lui-même... Mais vous... quand il arrivera ici, remettez-lui... Ah ! que je suis joyeuse !... (Elle prend une lettre et la tend à Valras.) On peut le calomnier maintenant, vous le défendrez ! Il se défendra ! Cela... prenez !... Nous partons dans un instant .. je n'ai plus que quelques minutes à demeurer à Aix... La chaise de poste est attelée et mon tuteur... m'attend... mais je partirai heureuse, certaine que Mirabeau n'a plus rien à craindre !

Elle rentre à droite. — Julie a écouté au fond.

VALRAS.

Rien à craindre !

JULIE.

Je n'ai rien entendu... mais cette lettre... que peut-elle contenir ? Ah ! je la veux, cette lettre...

Elle disparaît un moment et reparaît avec un exempt, puis des hommes de police.

SCÈNE V

VALRAS, JULIE, au fond.

VALRAS. Il ouvre la lettre.

Voyons! « *Au seuil d'une vie qui sera désormais consacrée au soulagement de toutes les misères, moi, Henriette de Nehra, je déclare que la fortune laissée par mon père a été employée par moi au rachat des créances de M. de Mirabeau, à qui je demande de donner, lorsqu'il le pourra, pareille somme pour assurer la dot d'une ou plusieurs filles pauvres qui prieront pour moi comme je prierai pour elles!* » — Et c'est là cette arme! Ah! pauvre innocente jeune fille!... Ange de bonté!... Ignorance du mal!... Elle ne se doutait donc pas qu'entre les mains d'un ennemi, cette arme de salut peut être une arme de mort, et qu'une femme, fût-ce une sainte, n'avait pas le droit de payer les dettes d'un homme, si elle ne voulait pas que le monde crût à une infamie!... Et elle est partie! Ah! non, j'aurai le temps de la rejoindre et de lui dire de taire son dévouement comme elle cacherait un crime!

Il va pour entrer à l'hôtel.

JULIE, à l'exempt.

Cet homme! oui?... Et ses papiers surtout!...

VALRAS.

Julie!... Ah! je vais détruire cette lettre!

Il sort à gauche. L'exempt suivi de deux hommes.

JULIE.

Et pas de pitié! Ah! toi qui nous a séparés et cette femme qui me l'arracherait, je vous écraserai l'un et l'autre!

Elle rentre à l'hôtel à droite.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, sortant du café, se mêlant à la foule. MARIETTOUN, MARIANNON, PASCALETTE, CABIROL, PLACIAL, ALBINE, UN ENFANT.

CABIROL, à Pascalette.

Tu as vu cet exempt?

PASCALETTE.

Où va-t-il?

CABIROL.

On menace quelqu'un ici!

ALBINE, tenant son enfant, s'approchant de Placial.

Pardon... on me dit que vous êtes des gens de M. de Mirabeau?

PLACIAL.

Oui!

ALBINE.

Ah! et c'est bien sûr, alors, nous allons le voir, n'est-ce pas?

PICARDET.

Comme vous me voyez!

ALBINE.

Et comment est-il?

CABIROL.

Oui!

LA FOULE, qui entoure Placial et Picardet.

Oui... oui... comment?

PLACIAL.

Ah çà! mais il est déjà venu à Aix...

PASCALETTE.

Oui... souvent!

ALBINE.

Nous sommes des environs... Nous ne le connaissons pas... Nous savons seulement qu'il nous aime et nous le lui rendons... J'amène cet enfant pour que M. de Mirabeau le bénisse!

LE CHEVALIER, qui écoute.

Eh bien!... si elle croit que c'est un évèque! (Grand bruit au fond dans la coulisse et qui va grossissant. — Acclamations. — Ce bruit!... Mons Mirabeau arrive-t-il?

PASCALETTE.

C'est lui!

MARIETTOUN et MARIANNON.

Lui!

CABIROL.

Enfin!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE VICOMTE, porté en triomphe, se débattant contre les gens qui l'ont juché sur leurs épaules et qui poussent des vivats.— On agite des mouchoirs, des bonnets, des chapeaux; les fenêtres des hôtels s'ouvrent. — Les têtes apparaissent, curieuses. — Puis PLANTADE, puis UNE DÉPUTATION.

CRIS.

Vive M. de Mirabeau!... Vive Mirabeau!... Vivat!... vive Mirabeau!

LE VICOMTE.

Quelle réception! De la musique, des danses! Hé! Pascalette!

CRIS.

Vive Mirabeau!

PASCALETTE.

Mais c'est le vicomte!

PICARDET.

C'est monsieur!

Farandole.

LE VICOMTE.

Merci!... merci, messieurs!... Mais je vous en prie, si vous voulez que je vive, ne m'étouffez pas.

LA FEMME, à son enfant.

Regarde-le... regarde-le bien!

LE CHEVALIER, lorgnant, éclatant de rire.

Oh!... magnifique!

PICARDET.

Ce bon peuple!... Au lieu de Mirabeau-Tonnerre!... il acclame Mirabeau-Tonneau!

CRIS.

Vive Mirabeau!... Vive M. de Mirabeau!

La foule s'écarte. — Un cortège s'avance et, à la tête des artisans de la ville d'Aix, apparaît un homme, Plantade, derrière lequel se tient le porteur du vin d'honneur, dans une coupe d'argent.

LE VICOMTE.

Ah çà! ils m'étouffent encore! Moins d'admiration!... Qu'est-ce que c'est que ça?

PLANTADE.

Au nom des artisans, drapiers et marchands d'huiles et d'olives!...

LE VICOMTE.

Farcies, elles sont délicieuses!

Il fait le geste d'envoyer un baiser.

CABIROL.

Comme il connaît le pays!

PLANTADE.

Nous présentons le vin d'honneur à M. de Mirabeau!

LE VICOMTE, prenant la coupe.

Du vin!... Ah! à la bonne heure! Ah çà! mais à Aix, ils sont donc pour les bons principes? Excellent! (Il porte la coupe à ses lèvres.) A votre santé, mes bons amis!

Il vide la coupe entière. Cris d'admiration.

LA FOULE.

Oh! oh!

CABIROL.

Superbe!

PASCALETTE.

Superbe!

LE CHEVALIER.

Il y a cent ans que personne n'avait pu la vider!

PICARDET.

Ah! si on me l'avait proposé!...

LE VICOMTE, rendant la coupe.

Exquis, votre vin! Un bouquet!... Et après un voyage... comme celui-ci...

TOUS.

Vive M. de Mirabeau!

PLANTADE.

Nous saluons en vous, monsieur de Mirabeau, le défenseur de nos droits!

LE VICOMTE.

Comment?

PLANTADE, ému, balbutiant.

De nos droits... L'avocat...

LE VICOMTE.

Comment, l'avocat? Moi, avocat?

PLANTADE.

L'avocat de nos libertés...

LE VICOMTE.

De vos libertés!... Ah çà! je vous demande pardon, mon ami!... Qu'est-ce que vous me chantez là?

PICARDET, à part.

Pouf!

LE CHEVALIER.

Attrape!

PLANTADE.

Mais, monsieur le comte...

LE VICOMTE.

Le comte!... Allons, bien... Ils me prennent pour mon frère!... Et ce vin, ce vin d'honneur?

LA FOULE.

Quoi donc?

PLANTADE.

Vous n'êtes pas...

LE VICOMTE, éclatant de rire, déjà un peu gris.

Ah! vous me saluez parce que je viens défendre vos droits?... Mais à l'élection de la noblesse du Limousin je me présente pour les combattre!... vos droits? (Cris, rumeurs.) Vos libertés?... Ah! si vous saviez comme je m'en moque!

LE CHEVALIER, à part.

Adorable!

LA FOULE.

Qu'est-ce qu'il dit?

PLANTADE.

Qui êtes-vous donc?

LE VICOMTE.

Qui je suis? Le vicomte de Mirabeau, le cadet fidèle à sa caste, à son titre et prêt à la défendre!

LA FOULE.

A bas! à bas le vicomte!

LE VICOMTE, tirant son epée.

Arrière, maroufles!

PICARDET.

On va assommer monsieur!

PASCALETTE.

Mais allez donc!

LE CHEVALIER, l'épée à la main, accourant se placer à côté de lui.

Tiens bon, vicomte!

LE VICOMTE.

Montmeillan! je ne t'ai pas vu depuis l'Opéra! Eh bien, tu vois, ils crient aussi fort ici que les autres chantent faux là-bas!

Le vicomte et le chevalier entourés par la foule, tiennent les gens à distance avec leurs épées, lorsque tout à coup Mirabeau apparait, fend la cohue et se place entre les deux hommes et les assaillants.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MIRABEAU.

Arrière! qu'y a-t-il? mon frère!

LE VICOMTE.

Vous demandiez Mirabeau le populaire! Le voici!

PICARDET.

Il était temps!

LA FOULE.

Mirabeau ! Mirabeau !

ALBINE.

A la bonne heure ! Je disais aussi !...

LA FOULE.

Vive Mirabeau !

MIRABEAU.

Mon cher André !

LE VICOMTE.

Tu mets un frein à la fureur des flots ! Mes compliments !

CABIROL, à Plantade.

C'est Mirabeau ! Parle-lui !

PLANTADE.

Eh ! je n'ose plus ! Il n'y aurait qu'à y en avoir un troisième !

ALBINE.

Eh bien, j'y vais, moi... (Elle s'avance avec son enfant.) Monsieur le comte, voulez-vous me permettre ? Vous qui avez pris en main la cause des faibles contre les forts... laissez-moi vous présenter cet enfant !...

MIRABEAU.

Vous êtes ?

ALBINE.

Son aïeule. Mon fils travaille sur la Durance ! La mère est morte, et j'ai voulu que ce petit n'oublie jamais qu'il a vu de près le défenseur de tout un peuple !

MIRABEAU.

Cet enfant ?... Oui, vous avez raison ! qu'il n'oublie pas !... Enfant du peuple qui seras artisan, soldat ou laboureur, qui donneras à l'humanité ta sueur ou ton sang ! sois honnête, aimant. Nous avons été la noblesse de la naissance, sois la noblesse du travail. Nous étions les fils de quelqu'un, sois le fils de tes œuvres !... Enfant du peuple, Mirabeau embrasse en toi l'avenir.

Il a baisé au front l'enfant. — Acclamations de la foule.

CRIS.

Vive Mirabeau !

On entend dans la coulisse le bruit des tambourins et bientôt arrivent par la droite des tambourinages jouant la farandole du roi René.

LE VICOMTE.

Il me toucherait moi-même, vertubleu !

MIRABEAU.

Ah! les tambourins d'autrefois! la farandole du roi René! Mon enfance!... (A Albine, lui rendant l'enfant, lui donnant une poignée d'argent.) Pour toi, mon enfant!

SCÈNE IX

Les Mêmes, HENRIETTE.

Au moment où Mirabeau donne de l'argent au petit, Henriette de Nehra sortant de droite, en costume de voyage apparait, un laquais faisant écarter la foule devant elle, et s'avance doucement vers le groupe formé par Mirabeau, Albine et l'enfant.

HENRIETTE.

Me permettrez-vous de joindre mon souvenir au vôtre?

Elle donne de l'argent au petit.

MIRABEAU.

Vous!...

ALBINE, à l'enfant.

Dis: merci, monsieur le comte.

L'ENFANT.

Merci, monsieur le comte! (Instinctivement se tournant vers Henriette.) Merci, madame la comtesse!

Henriette regarde Mirabeau, l'enfant; elle l'embrasse. Mirabeau, respectueux, regarde Henriette inclinée vers l'enfant.

MIRABEAU.

Je ne vous savais pas à Aix, mademoiselle.

HENRIETTE.

Je n'y serai plus dans une heure. Et c'est la dernière fois que vous me rencontrerez sur votre route!

MIRABEAU.

Vous partez?...

HENRIETTE.

J'entre au couvent de la Visitation!

MIRABEAU.

Vous! Vous condamnez votre jeunesse et votre beauté au spectacle de tant de misères!

HENRIETTE.

Oui, parce que ces maux, j'ai un moyen de ne plus les voir, c'est de les consoler!

MIRABEAU.

Henriette! — Soyez heureuse!

HENRIETTE.

Et vous soyez glorieux! — Adieu!

Elle s'éloigne au milieu de la foule respectueuse.

MIRABEAU, la regardant attendri.

Le fantôme du bonheur!

SCÈNE X

Les Mêmes, moins HENRIETTE DE NEHRA.

MIRABEAU.

Mes amis... j'ai à parler à mon frère...

PLACIAL.

Laissez-le seul un moment!

La foule s'éloigne.

MIRABEAU.

Ah! mon cher André! j'avais hâte de te voir!

LE VICOMTE.

On ne le dirait pas. Tu as quitté Paris si brusquement... Peut-être était-ce bien, autant que la politique, cette jolie Henriette de Nehra qui t'attirait en Provence!

MIRABEAU.

Je te prie, mon cher André, de ne pas mêler le nom de mademoiselle de Nehra...

LE VICOMTE.

Rien de plus juste. Tu l'aimes.

MIRABEAU.

Moi?

LE VICOMTE.

Tu l'aimes, ou tu crois l'aimer comme tu as aimé les autres... Je l'ai bien vu, là, tout à l'heure, et Mirabeau l'ouragan va l'arracher à son cloître!

MIRABEAU.

Je crois l'aimer!... comme les autres! Non pas comme les autres, André!... Eh bien, oui, je l'aime, et d'un amour inconnu, doux et cruel à la fois! Tant de chasteté et de candeur! Mais je n'ai pas le droit d'aimer cette enfant, j'étouffe en moi cette affection, et j'entends que mademoiselle de Nehra soit respectée par tous comme par moi-même!

LE VICOMTE.

Ce n'est donc pas respecter une femme que de trouver qu'elle a les plus jolis yeux du monde? Le respect, mais c'est le frère Caïn de l'amour!

MIRABEAU.

André, cesse tes plaisanteries habituelles.

LE VICOMTE.

Oh! la plaie est sensible! Quel dommage! Je l'aurais

volontiers disputé cette conquête. Rivaux en politique, rivaux en amour!

MIRABEAU.

Rivaux? Toi l'ami qui m'a sauvé plus que la vie, et qui, si je suis élu demain...

LE VICOMTE.

Sauvé la vie! Qu'est-ce que tu veux dire?

MIRABEAU.

A quoi bon tant de mystères entre nous. Cet argent, ce don anonyme, cette dette qui fera de moi ton obligé éternel...

LE VICOMTE.

Quelle dette?... Quel argent?

MIRABEAU.

Celui que j'ai reçu de toi!

LE VICOMTE.

De moi!... Ah! vive Dieu! voilà maintenant que je prête de l'argent sans le savoir, et sans en avoir. Mais, mon pauvre ami, je n'ai rien prêté, rien donné!

MIRABEAU.

Tu n'as pas payé mes dettes?

LE VICOMTE.

Ah! mon Dieu! mais pour qui me prends-tu? Pour une tonne d'or?

MIRABEAU.

Voyons, voyons... cet envoi, ce partage fraternel!

LE VICOMTE.

Quel partage?... Vraiment je le regrette, mais il n'était pas de moi, malheureusement!

MIRABEAU.

Ah! mort de ma vie! A qui dois-je donc?...

LE VICOMTE.

Au diable en personne, peut-être!... Mais à moi, non!

MIRABEAU.

Et pourquoi ai-je peur à présent? — S'il y avait là-dessous quelque machination infâme?

LE VICOMTE.

Une machination!... Oui, il y a un danger peut-être. Cet argent tombé du ciel, tes relations avec Beaumarchais et les agioteurs... Si l'on disait que pour payer ton luxe... tes frais d'élection... Eh! parbleu le grand air de la calomnie! Basile est toujours vivant! Si l'on disait que tu t'es vendu?...

MIRABEAU.

Vendu!... Voyons, voyons. Quand cet argent m'a été apporté, Valras était chez moi, Valras est libre,.. si je savais où il est, il pourrait affirmer...

LE VICOMTE.

Il est ici, je l'ai aperçu.

MIRABEAU.

Ah! demander à Valras de me prêter son serment, l'autorité de son honneur pour me défendre, moi, moi! Et pourquoi non? Dans le péril a-t-il dit?... Eh bien, il y a un péril, je le sens, un péril caché. Ah! si je ne pouvais prouver... si je ne pouvais m'expliquer!... Perdu!... Déshonoré! Ose donc parler ensuite au peuple, misérable!

LE VICOMTE.

Gabriel!... Je t'en conjure!... Voyons, rassemble tes esprits... Est-ce que tu ne peux donc pas?...

MIRABEAU.

Je peux!... Oui, je peux relever le front, et répondre à madame de Pailly — car je reconnais l'ennemie — que quelles que soient les mailles dont on l'enserre, le taureau de Provence saura faire face à ses ennemis et les envoyer rouler dans la poussière!

LE VICOMTE.

Eh! tes ennemis, les voici, et ce sont mes amis, justement! Vite à l'orage!

Mirabeau regarde arriver les gentilshommes.

SCÈNE XI

LE CHEVALIER, M. DE LA FARE. CABIROL, PLACIAL, GENTILSHOMMES et MEMBRES DU PARLEMENT DE PROVENCE, FOULE, BOURGEOIS, ALBINE, MARIETTOUN, PASCALETTE, MARIANNON, puis LE VICOMTE, puis MIRABEAU.

La plupart des personnages arrivent par la droite en riant, tenant des livres ou des brochures à la main. — Le peuple et les gentilshommes entrent du fond, le peuple montrant la demeure de Mirabeau, les gentilshommes riant entre eux.

LES GENTILSHOMMES, arrivant en riant.

Ah! ah! charmant!

LE CHEVALIER, feuilletant un volume.

Le Libertin de qualité, ou Confidences d'un prisonnier, par Mirabeau... Oh! c'est amusant et croustillant!...

Il lit en riant.

DE LA FARE, aux gentilshommes qui l'entourent.

L'homme qui de son nom a signé de tels livres, qui a vendu sa plume aux agioteurs comme il l'a mise au service du scandale, ne peut figurer, messieurs, parmi les candidats de la noblesse!

LES GENTILSHOMMES.

Non, non!

CABIROL.

Qu'est-ce qu'ils disent? Ils ont l'air de renier Mirabeau.

ALBINE.

Tant pis pour eux.

LA FOULE, apercevant Mirabeau.

Mirabeau! Mirabeau!

Les gentilshommes ricanent.

MIRABEAU, regardant les gentilshommes.

Ah! cela sent la bataille, ici! Tant mieux! j'aime la poudre! (Rire des seigneurs qui se passent les brochures.) Qu'ont-ils à rire? (Au chevalier.) Qu'est-ce que vous tenez là, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oh! un livre... délicieux!... Un peu léger, par exemple.

MIRABEAU.

C'est peut-être : « *La vie privée de M. de Mirabeau*, » où l'on écrit couramment qu'il faut m'abattre comme un chien pris de rage?

LA FOULE.

Oh! oh!

LE CHEVALIER.

Non... non, c'est plus drôle que ça!

MIRABEAU.

Permettez! (Il prend le livre.) *Le Libertin!* Ah! ce livre! un de mes remords! mais je ne l'avais pas signé... Mon nom!... Où avez-vous acheté ce livre?

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai pas acheté, on me l'a donné. Ils valent leur pesant d'or et on les donne. Tous ces messieurs en ont autant! Ça les fait rire!

DE LA FARE.

Des amis éclairés ont bien voulu nous distribuer ces écrits que nous ne connaissions pas, monsieur, et qui nous renseignent sur l'homme qui se présente pour parler au nom de la noblesse de Provence.

MIRABEAU.

Mais ces écrits, je les renie! Et d'ailleurs, le coupable, ce n'est pas le malheureux qui les écrit pour vivre, c'est le blasé qui les lit pour se distraire!... (Arrachant la brochure au chevalier.) Jetez donc cela, monsieur!

Mouvement irrité des gentilshommes.

LE VICOMTE, à M. de la Fare.

Au reste, si cette brochure est un argument... ça n'a pas d'importance! Comment est-ce signé? Mirabeau! Ni aîné. ni cadet! Eh bien! ce livre est de moi!

MIRABEAU.

André!

LE VICOMTE.

Plains-toi donc! je pousse à ton élection et je reconnais tes bâtards!

MIRABEAU.

Je n'accepte pas ce mensonge d'un frère! Ce livre est mon livre! Mais, Dieu merci, j'en ai signé d'autres!

LA FOULE.

Oui! oui!

MIRABEAU.

Et ceux qui ont couvert de mon nom ces brochures qui n'avaient pas de nom ont commis un crime! Ils ont dénoncé un repentir! Ce sont des lâches!

Mouvement de colère des gentilshommes et approbatif du peuple.

DE LA FARE.

Ceux qui sont prêts à vous demander compte du luxe que vous affichez, de la fortune qui vous est venue, de l'argent on ne sait où trouvé et qui vous a servi à payer vos dettes, sont-ils des lâches aussi?

MIRABEAU.

Oui, ce sont des lâches, car ils ont menti!

LA FOULE.

Oui! oui!

Mouvement approbatif.

DE LA FARE.

Monsieur le comte de Mirabeau qui demandez le suffrage de la noblesse d'Aix, moi, marquis de la Fare, au nom de notre assemblée, je vous somme de nous dire comment,

pauvre hier, vous avez échappé à une prise de corps pour venir ici réclamer nos voix. Et nous, gentilshommes, ne vous donnerons jamais nos suffrages, si vous ne prouvez pas que ce n'est point le conseil de la banque Saint-Charles qui a payé vos créanciers.

LA FOULE, murmurant.

Ah! ah!

MIRABEAU.

Ah! que l'on entasse contre moi les infamies, qu'on réédite des livres sans nom, qu'on m'appelle dans des brochures que j'ai lues, chien enragé, soit!

LA FOULE.

Ah!

MIRABEAU.

Car les priviléges et le despotisme mourront de ma morsure.

LA FOULE.

Oui! oui!

MIRABEAU.

Mais me dire que j'ai trafiqué de mon cœur et de mon cerveau... Ceux qui disent cela sont des misérables!

DE LA FARE.

Ce ne sont point des injures qui détruisent une telle accusation! Monsieur de Mirabeau, avez-vous une preuve à nous donner?

MIRABEAU.

Non!

LE VICOMTE.

Mon frère!...

LA FOULE.

Oh! oh!

Les gentilshommes ricanent.

MIRABEAU.

Non, je n'ai pas de preuve, mais sur le sang de mes veines, on vous ment! on m'outrage!

DE LA FARE.

Une preuve.

LES GENTILSHOMMES.

Une preuve.

LE VICOMTE.

La parole d'un Mirabeau n'est donc pas une preuve?

SCÈNE XII

Les Mêmes, VALRAS.

Valras, passant au fond entre des exempts et la foule s'écartant devant lui.

MIRABEAU.

Une preuve!... Valras!... Ah! c'est mon bon génie qui l'envoie... Valras! (Il court à lui.) Je suis sauvé!... Qu'est-ce donc? Prisonnier!

VALRAS.

La lettre de cachet de madame de Pailly... cette griffe de fer qui s'abat sur le passant comme sur une proie!

MIRABEAU, au marquis de la Fare.

Monsieur le marquis!... Voici le salut pour moi!... C'est la preuve vivante!... Permettez que je demande...

LE VICOMTE.

M. Valras peut d'un mot...

DE LA FARE.

Nous ne voulons que la vérité! Si la preuve est là...

Il fait un signe, on laisse Valras libre.

MIRABEAU.

Valras, je ne voulais pas vous revoir, vous que je vénère!... Mais... (L'exempt fait un signe. — Valras est laissé libre un moment.) Valras... on m'accuse de m'être vendu!

VALRAS.

Je le sais!

MIRABEAU.

Eh bien! vous direz là, comment cet or m'a été apporté, comment j'ai pu...

VALRAS, bas.

Silence!... Vos dettes n'ont pas été payées par ceux qui achètent les consciences, mais par une de celles qui rachètent les âmes! Une femme!

MIRABEAU.

Une femme!

VALRAS.

Mademoiselle de Nehra!

MIRABEAU.

Henriette!... Ah! noble et sainte fille! Pour me sauver!...

VALRAS.

Elle m'avait donné une lettre, en témoignage, croyait-elle, ils me l'ont volée, livrée à madame de Pailly... et à l'autre!... Et souhaitez qu'elles ne la produisent pas au grand jour, ce serait un danger de plus pour vous.

MIRABEAU.

Mais elle, mademoiselle de Nehra peut affirmer par un serment...

VALRAS.

Elle n'est plus à Aix. Et plus elle parlerait, plus elle vous perdrait.

MIRABEAU.

Me perdre?

VALRAS.

Ou vous la déshonorez ou elle vous déshonore! L'argent d'une femme!...

MIRABEAU.

Ah! oui, je suis bien perdu, maintenant!... Et que répondre, quand toute cette foule qui m'acclamait là, me criera dans un moment : — Vos dettes, qui les a payées?... Ah! — Eh bien! un homme qui meurt, on le croit, puisqu'il donne son sang et devant tous! Je veux...

VALRAS.

Est-ce qu'on se tue, quand on est Mirabeau! Il y a toujours dans la poitrine d'un homme innocent des cris qui doivent émouvoir une foule. Vous n'avez rien pour vous défendre? Allons donc, vous avez votre honnêteté et votre foi!... Face au danger, Mirabeau!... On veut vous écraser à force de calomnies, foudroyez-les à coups de vérités. Il s'agit de votre honneur et du salut de notre cause. Au combat! (L'exempt s'avance.) Je vous suis, monsieur.

MIRABEAU.

Ah! je jure bien de le faire libre! Il a raison! Face à la tempête!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins VALRAS.

DE LA FARE.

Monsieur le comte... cette preuve?

MIRABEAU.

Elle m'échappe! Le salut était là, sur les lèvres de cet homme et je dois le taire et je ne puis me défendre!... Mais je vous engage ma vie et mon honneur! messieurs! vous ne voulez pas de mon serment, de ma parole et de mon nom?... Placial?

PLACIAL.

Monsieur le comte?

MIRABEAU.

Eh bien! puisqu'ils le veulent, fais ce que je t'ai dit.

LE VICOMTE.

Quoi donc?

Mouvement de curiosité dans la foule.

DE LA FARE.

Monsieur de Mirabeau, un vote solennel a été rendu tout à l'heure, et les gentilshommes d'Aix, ayant fiefs de la noblesse, ne peuvent accepter parmi leurs candidats un homme qui ne peut expliquer la source de sa fortune.

LA FOULE.

Oh! oh!

MIRABEAU.

Alors, n'ayant pas foi en ma parole de gentilhomme, messieurs les ayant-fiefs de la noblesse me chassent de leurs rangs! Et le comte de Mirabeau doit s'incliner devant leur sentence! Eh bien! non! Mirabeau relève la tête! Ah! vous tirez du fond du passé d'un pauvre diable de misérables feuillets qui l'ont nourri. Ses passions au grand jour et ses malheurs publics, vous les flétrissez comme des vices!... Vices en plein soleil, du moins! Il n'y a pas besoin de fouiller longtemps mon existence! Ce que je suis, vous le savez! Mais la souffrance a purifié ma vie! Vous, au contraire, vous êtes peut-être le vice caché et le scandale furtif!... Les gouttes de mon sang, le monde les a comptées! Et quand je me traînais sur la claie, moi-même confessant publiquement ma douleur, vous dévoriez peut-être hypocritement vos hontes, mais vous demeuriez ces honnêtes gens qui ont le droit de venir me dire : Arrière, Mirabeau, vous n'êtes plus un gentilhomme!

DE LA FARE.

Monsieur!

LES GENTILSHOMMES.

Monsieur !

MIRABEAU.

Vous me souffletez, moi qui suis des vôtres, moi qui n'ai jamais eu de haine !... Eh bien ! puisque la sénéchaussée d'Aix a chassé le comte de Mirabeau, Mirabeau marchand drapier, vend la défroque de son passé !

Placial et les valets qui sont sortis de l'hôtel à gauche ont hissé une bande de toile sur laquelle en grosses lettres est tracée cette inscription : MIRABEAU, MARCHAND DE DRAPS.

LE CHEVALIER et LES GENTILSHOMMES.

Il est fou !

LE VICOMTE.

Non, il est brave !

LA FOULE.

Oui ! oui !

MIRABEAU, montant sur une table où Placial entasse les livrées des laquais.

Marchand de drap, entendez-vous !... A l'encan, les livrées des valets et les habits du maitre !... A l'encan, les hardes du comte et les souquenilles des laquais !... Ah ! vous l'avez voulu, messieurs ? Noblesse ne puis, disiez-vous, eh bien, noblesse ne daigne ! Peuple, suis !

Il est debout, entouré de la foule qui l'acclame. Les tambourineurs reprennent leur farandole autour de Mirabeau. — A droite, les gentilshommes et M. de la Fare haussent les épaules.

CRIS.

Mirabeau ! à toi ! Vive Mirabeau !

MIRABEAU.

Vive l'avenir !

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

A Argenteuil. — Un salon donnant, par une terrasse, sur les coteaux de la Seine. — Restes d'un ancien luxe. — Bustes. — Un marbre de Quesnay, le physiocrate. — Table à droite. — Portes à droite et à gauche. Grande porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BAILLI, GERMAIN.

LE BAILLI.

Mon frère est sorti ?

GERMAIN, époussetant les meubles.

M. le marquis est allé faire un tour au bord de la Seine et tout seul. Depuis que madame de Pailly...

Il fait signe qu'elle est partie.

LE BAILLI.

Oh !... celle-là ! Le diable m'emporte !

GERMAIN.

S'il existe... il le fera ! Mais monsieur le bailli a l'air bien guilleret.

LE BAILLI.

Oui... j'ai mis dans ma vieille tête de réconcilier mon neveu avec mon frère.

GERMAIN.

Ce sera difficile ! M. de Montmorin, un ministre a essayé de faire entendre raison à M. le marquis, mais tarare...

LE BAILLI.

Eh bien ! moi, qui ne suis pas ministre, Dieu merci, je vais tâcher de réussir où M. de Montmorin a échoué. Gabriel et mademoiselle de Nehra sont du complot, tu nous aideras, Germain.

GERMAIN.

Oh ! de toutes mes forces...

LE BAILLI.

Mademoiselle de Nehra est là !...

Il montre la droite.

GERMAIN.

Bien !...

LE BAILLI.

Et mon neveu est dans le pavillon là-bas !... tu l'iras chercher tout à l'heure, quand mon frère sera ici et que je te ferai signe. Me voilà passé faiseur de comédies... C'est la fin du monde.

GERMAIN.

Monsieur le marquis...

LE BAILLI.

Oui... Il faut brusquer les choses, ce serait trop cruel, à la fin, que cette pauvre petite qui attend là, toute tremblante, soit la victime de son héroïque dévouement, et puisque mon neveu l'aime décidément, puisqu'il l'adore, nous verrons bien si tous ces scandales ne peuvent finir.

SCÈNE II

Le MARQUIS, LE BAILLI, LE VICOMTE [1].

LE BAILLI, apercevant le vicomte.

A Argenteuil, toi, vicomte ?...

LE MARQUIS.

J'ai rencontré ce garnement sur la route... à cheval !...

LE VICOMTE.

A cheval ! La pauvre bête en est même poussive !

LE MARQUIS.

Ainsi, André, le roi ?...

LE VICOMTE.

Hésite... il faudrait balayer ces rebelles. Je m'en chargerais avec mon régiment de Touraine ! Mais puisque le roi semble renoncer à son pouvoir, volontiers, moi, je briserais mon épée, n'ayant plus à défendre un souverain qui abdique !

LE MARQUIS.

Comme tu deviens sérieux !

LE VICOMTE.

C'est que l'heure est grave !... Allons ! mieux vaut encore se faire tuer en luttant contre le rébellion... quoique, je l'avoue, j'eusse préféré un autre trépas !...

LE BAILLI.

Celui de cet Anglais qui mourut noyé dans un tonneau de Malvoisie !

LE VICOMTE.

Précisément, seulement il faudrait un tonneau si large pour mon ventre. (Riant.) Au fait, il y a la grosse tonne d'Hidelberg ! J'y songerai !... Au revoir, mon père.

1. Cette scène doit être coupée à la représentation.

LE MARQUIS.

Tu pars, grand enfant ?

LE VICOMTE.

Je suis député comme mon frère. Je vais à une réunion à Versailles !... Ah ! ce qu'on y dit de sottises !... Ce qui me console, c'est que ce doit être exactement de même chez nos adversaires !... Au revoir !...

Il sort.

SCÈNE III

LE MARQUIS, LE BAILLI, puis HENRIETTE, GERMAIN, de temps à autre.

LE BAILLI, à part.

Allons, marin, à l'abordage !...

LE MARQUIS.

Je suis un peu las et triste ! et tous les jours, il nous arrive encore des sujets de vieillir... Ah ! cette femme !

LE BAILLI.

A qui songes-tu ? A madame de Pailly ? Eh bien ! ça t'a étonné de la voir partir... quand tu n'as plus eu de quoi payer ses caprices ?... C'est pourtant naturel !

LE MARQUIS.

Depuis son départ, comme ma vie a changé !

LE BAILLI.

A nos âges, il n'y a que les arbres et les fleurs qui n'aient point changé ! Et plût à Dieu qu'au lieu de donner ta fortune à cette coquine... Oui... pardon !... C'est que si je n'avais pas été ton frère, vois-tu, j'aurais été ton ami, oui... malgré tes travers.

LE MARQUIS.

Quels travers ?...

LE BAILLI.

N'y en eût-il qu'un, celui d'écrire et de publier, à tes frais, un tas de livres qui ne se vendaient pas.

LE MARQUIS.

Oh ! oh ! qui ne se vendaient pas !... Qui ne se vendaient pas... Tiens, l'*Instruction populaire*, tu sais bien?

LE BAILLI.

Non, je n'ai jamais donné dans les écritures !

LE MARQUIS.

Eh bien ! cet ouvrage, qui est bon, d'ailleurs, vient d'être enlevé... Toute une édition !... Du diable si je sais par qui, par exemple !

LE BAILLI.

Du reste, je ne te plains pas trop d'être ruiné, car il te reste la bonne place, la place d'honneur, le foyer!

LE MARQUIS.

Qui veux-tu qui s'y repose!... Ce monsieur qui brave les ministres, écrit des libelles! Et va faire des lois!

LE BAILLI.

Peuh !... il n'est peut-être pas si méchant...

LE MARQUIS.

Ce marchand de paroles qui s'est fait marchand de draps!... Quand je pense que le roi n'a pas la force de le mettre en prison!...

LE BAILLI.

Bah! Il affranchirait les prisonniers!

LE MARQUIS.

Mais tu le défends, ma parole!

LE BALLLI.

Non... Je dis seulement que toutes ses révoltes viennent peut-être un peu... ne te fâche pas... de tes sévérités... des miennes... et de ce mariage... aussi... que je conseillais... que tu exigeais... Veux-tu mon avis?... Nous avons fait une sottise!... Il lui fallait une autre femme!...

LE MARQUIS.

Je croyais que mademoiselle de Marignane était un ange !

LE BAILLI.

Il eût préféré peut-être tout franchement un démon! Chacun son goût! Quel dommage ! Gabriel marié, tes petits-fils te grimpant aux jambes... des Mirabeau... là... de gentils petits Mirabeau !...

LE MARQUIS.

Pour le plaisir que m'ont donné les grands !...

LE BAILLI.

Figure-toi, Victor, une petite bru charmante... Ce qui serait une mère si adorable pour ceux dont je te parlais... tu sais bien...

LE MARQUIS.

Non !...

LE BAILLI.

Les petits Mirabeau !

LE MARQUIS.

Si elle est si charmante, qu'elle épouse le vicomte !...

LE BAILLI.

Elle aime Gabriel !...

LE MARQUIS.

Alors, je la plains !

LE BAILLI.

Tu as raison, car si elle ne l'épouse pas, elle est perdue.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?...

LE BAILLI.

Parce qu'elle s'est compromise pour lui héroïquement... Que le monde ne croirait jamais à la pureté d'un tel sacrifice...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?... Quelque aventurière.

LE BAILLI.

Une sainte... mademoiselle de Nehra... ma pupille...

LE MARQUIS.

C'est vrai! tu m'as dit! Mais un dévouement comme le sien peut-il donner prise à la calomnie?

LE BAILLI.

Nous ne sommes plus au temps où Maurice de Saxe acceptait les diamants de la Lecouvreur, et un Mirabeau ne peut s'être enrichi sans déshonneur de l'héritage d'une orpheline!

LE MARQUIS.

Pauvre fille! Qu'est-ce qu'elle va devenir?

LE BAILLI.

Tu vas la voir... elle est ici.

LE MARQUIS.

Ici?...

LE BAILLI.

Oui, tu pourras lui dire... mademoiselle...

Il ouvre la porte de droite et amène Henriette devant le marquis.

LE MARQUIS.

En vérité, que signifie?...

HENRIETTE.

Cela signifie, monsieur le marquis, que je viens vous implorer... vous parler...

LE MARQUIS.

Du comte de Mirabeau?... Je n'écoute pas!...

HENRIETTE.

Monsieur le marquis!

LE BAILLI, faisant signe à Henriette.

Il n'est pas du tout question du comte (*A part.*) pour le moment. (*Haut.*) Avant tout, mademoiselle de Nehra veut te parler de toi... de tes livres...

LE MARQUIS.

De mes livres?...

HENRIETTE.

Oui, monsieur le marquis. Je suis chargée de vous dire, et je crois vous faire plaisir en vous l'annonçant, que toute l'édition de l'*Instruction populaire* parue à Lausanne a été vendue...

LE MARQUIS.

Je sais! des gens de goût!...

HENRIETTE.

Et distribuée au peuple... à Mirabeau... à Nemours... partout où vous avez habité.

LE BAILLI, qui est remonté au fond, et qui a parlé à Germain, redescendant vers Henriette et le marquis.

Ah bah! Et qui diable a bien pu faire cela?...

LE MARQUIS.

Oui, qui?

HENRIETTE.

Votre fils!

LE MARQUIS.

Le vicomte?... Brave garçon!...

HENRIETTE.

Non, le comte de Mirabeau!

LE BAILLI.

Tu vois.

LE MARQUIS.

Oh! je n'ai jamais prétendu qu'il ne fût pas intelligent!

LE BAILLI.

Un drôle!...

LE MARQUIS.

Parbleu!... Mais un drôle intelligent! Il est même trop remarquable, par ma foi!... Lui! ici?

SCÈNE IV

Les Mêmes, MIRABEAU.

MIRABEAU, conduit par Germain, paraît au fond à droite et, doucement, tête nue, respectueux, s'avance vers le marquis.

Il est surtout, ayant durement expié les folies de sa jeunesse, respectueux devant son seul maître, son père!...

LE MARQUIS, au bailli.

C'est toi qui. . Ah! tu me le paieras... (Haut, à Mirabeau.) Ah! c'est vous, monsieur l'agitateur. Eh bien! depuis nos dernières rencontres qu'êtes-vous devenu?

MIRABEAU.

Un homme!

LE MARQUIS.

Vous bouleversez le monde, paraît-il?

MIRABEAU, un genou en terre.

Et je m'agenouille devant vous.

LE BAILLI.

Tu vois, il s'adoucit!

LE MARQUIS.

Il est bon de montrer du respect, monsieur, quoiqu'il vienne un peu tard.

MIRABEAU.

Une main tendue jadis et, comme aujourd'hui, je tombais à vos pieds!

LE BAILLI.

Qu'en dis-tu?

LE MARQUIS.

Ah!... il sait bien comment on me prend!

LE BAILLI, à part.

On te prend par toi-même!

MIRABEAU, se levant.

Si vous saviez ce que j'ai souffert!

LE MARQUIS.

La misère ne fait pas qu'on écrive... quand on porte notre nom, des livres inavouables!...

MIRABEAU, allant au fond prendre des mains de Germain un volume que celui-ci apporte.

En voici un, plus sérieux, plus digne de vous et de moi, et que j'ai pris la permission de vous dédier...

LE MARQUIS.

A moi?... ça?...

MIRABEAU.

Oui, à vous, le profond penseur, le philosophe qui a toujours combattu pour le progrès!

HENRIETTE, bas, montrant le marquis.

Il est ému!

LE BAILLI, même jeu.

Il est flatté!...

MIRABEAU.

A vous dont la vie entière donne raison à mes révoltes!... Car vous avez voulu être l'*ami des hommes* et les rois pour vos écrits vous ont emprisonné.

LE MARQUIS.

Parfaitement... A Vincennes!

MIRABEAU.

Comme moi!

LE MARQUIS.

On y est mal!

MIRABEAU.

Très mal! Et étonnez-vous donc que je combatte le vieux monde lorsqu'il vous a persécuté comme moi?

LE BAILLI.

Ah! l'avocat! Eh bien! qu'en dis-tu?

LE MARQUIS, au bailli.

Oh! parbleu! je sais qu'il a la langue bien pendue!... D'ailleurs, c'est vrai, le monde ne se conduit pas très bien avec moi! J'avais rêvé de faire régner la sensibilité et de déraciner l'égoïsme dans la nature!... (A Mirabeau.) Donnez-moi ce livre! (Mirabeau le lui tend avec respect.) Voyons un peu. (Il met ses lunettes et lit tout bas en s'interrompant.) Plus de gabelles... bien... plus de taille... de corvée... de droits barbares... Très bien!... parfaitement!... Je suis de votre avis!

MIRABEAU.

C'est un extrait textuel de votre fameux ouvrage sur l'*Impôt!*

LE MARQUIS.

Ah! ah!... Celui qui m'a fait braver les fers!...

LE BAILLI, bas, à Henriette.

Allons, allons, vous serez sa femme!...

LE MARQUIS, fronçant le sourcil.

Oh! oh! voilà qui me déplaît par exemple! L'apologie de cette révolution que je... Et oser me dédier cela, à moi!...

MIRABEAU.

Là, encore, je suis votre élève, monsieur le marquis! vous avez fauché devant moi, j'ai glané!

LE MARQUIS.

Comment, moi!... Vous allez me faire passer pour un des vôtres, à présent!

MIRABEAU.

Non, mais pour un de nos maîtres! Et c'est ce que je

disais à mes électeurs à qui je faisais distribuer vos écrits et qui les lisaient... les lisaient...

LE MARQUIS.

Vraiment?

MIRABEAU.

Avec enthousiasme...

LE MARQUIS.

Avec enthous... (Au bailli.) Il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il dit là! Regarde!

LE BAILLI.

Jamais!... Un scélérat!...

LE MARQUIS.

Sans doute, mais qui a fait distribuer mes écrits... c'est ingénieux... avoue que c'est bien!... que c'est... (Il cherche le mot.) bien!...

LE BAILLI.

Ah! tanière de révolutionnaires!... Loups et louveteaux, allez!

LE MARQUIS.

Révolutionnaire? Dieu merci! Je n'ai jamais, comme lui flatté le peuple! Au contraire!... Et j'ai bien peur qu'avec votre manie de faire passer la nation par la grande porte, vous ne l'ayez tout bonnement jetée par la fenêtre! Voyons! quand vous aurez détruit le vieux monde, que restera-t-il?

MIRABEAU.

La France!

LE MARQUIS.

Enfin, monsieur... vous n'êtes pas homme à venir vous courber sans une raison... devant moi qui vous ai traité durement, je l'avoue... Que me voulez-vous?

MIRABEAU.

Je voulais vous entendre me dire cela et vous remer-

cier, et fort du pardon de mon père, je voulais lui réclamer une chose sacrée, plus précieuse encore que la liberté de mon corps...

LE MARQUIS.

C'est ?...

MIRABEAU.

La liberté de mon âme.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas !

MIRABEAU.

Il y a deux êtres unis l'un à l'autre, malgré leur volonté. L'un est celui qui vous parle, l'autre est une pauvre femme ensevelie dans un coin de notre Provence comme dans un tombeau ! Et, à cette heure même, cette morte vivante, souhaite la rupture de notre esclavage comme moi qui ne puis donner mon nom à la femme que j'aime, qui m'aime, et qui m'a sauvé.

LE MARQUIS.

Mademoiselle de Nehra !

MIRABEAU.

Elle ! qui a sacrifié son avenir à mon honneur... au vôtre... et qui vous supplie avec moi...

LE BAILLI.

Et avec moi !... Vive Dieu !...

HENRIETTE.

Monsieur le marquis !...

MIRABEAU.

Mon père !

LE MARQUIS.

Me supplier ?... Me supplier ?... Que voulez-vous que je fasse ?... Un mariage est indissoluble.

MIRABEAU.

A moins qu'une volonté toute-puissante...

LE MARQUIS.

Eh ! parbleu !... s'il ne s'agissait que de moi ! Mais rompre un mariage ! rompre un mariage !... Si j'avais pu le faire, j'aurais peut-être commencé par le mien !... Un seul homme au monde peut lier et délier ainsi...

HENRIETTE.

Le roi !

LE BAILLI.

Eh ! non ! le pape !... Tout petit, j'étais élevé pour être chevalier de Malte. A quarante-quatre ans, j'ai commandé les vaisseaux de la religion ! Le Saint Père me doit bien quelque chose pour lui avoir donné ma peau ! Nous verrons s'il est bon payeur ! J'irai à Rome !

LE MARQUIS.

Ah ça ! Jean... tu étais du complot.

LE BAILLI.

Plains-toi donc !... Je te rends un fils... et une fille.

MIRABEAU.

Vous entendez, monsieur le marquis !... Un fils ?

LE MARQUIS, tendant les bras à Mirabeau.

Eh !... viens donc, enfant prodigue !

MIRABEAU.

Mon père !

LE MARQUIS, pleurant.

Je n'étais plus habitué à cela, mon cœur était vide !...

LE BAILLI.

Ainsi, c'est convenu... Laisse-moi aller à Rome, va à Versailles... Nous n'avons jamais rien demandé au roi que nous avons si vaillamment servi... un mot du souverain, un seul !... Il ne peut rien refuser au chef de notre fière maison... Implore-le ! Toi, le roi ! moi, le pape !... C'est bien le diable !

LE MARQUIS.

Comme tu y vas! une bombe!... Eh! je ne suis pas décidé!.. Je ne me déjuge pas ainsi! Et puis, tu le dis toi-même, je n'ai rien demandé au roi, rien, rien, rien! Et ce n'est pas à mon âge qu'on fait des... concessions!

LE BAILLI.

Toi, tu sais, tu vas devenir aussi révolutionnaire que ton fils.

LE MARQUIS.

Nenni! mais je veux réfléchir.

HENRIETTE.

Ne réfléchissez pas, monsieur le marquis... laissez-vous aller à votre bonté, car vous êtes bon!

LE MARQUIS.

Oh! bon!

LE BAILLI.

Non, tu es exécrable, là, homme sensible. Où vas-tu?

LE MARQUIS.

Me consulter...

LE BAILLI.

Et moi, je vais faire mes malles.

LE MARQUIS.

Ah! tu me rendras fou. La bourrasque! Laissez-moi un moment! vous me faites tourner, virer, je ne sais plus où j'en suis.

Il entre à gauche.

LE BAILLI.

Avant une heure, il aura cédé.

HENRIETTE.

Grâce à vous!

LE BAILLI.

Et à votre prière!... et à ses livres!... Ma parole, c'est

la première fois que ses bouquins rendent service à quelqu'un.

Il suit le marquis.

SCÈNE V

MIRABEAU, HENRIETTE.

MIRABEAU.

Henriette !... jamais dans ma vie orageuse je n'ai ressenti une émotion pareille ! j'espère et j'ai peur !

HENRIETTE.

Vous pleurez ?

MIRABEAU.

Et je bénis ces larmes ! Elles sont le rachat de mon passé et le baptême de notre avenir. Ah ! je vous aime tant !

HENRIETTE.

Vous m'aimez... mais je n'ai pas encore le droit de vous l'entendre dire, je vais le demander à votre père... Ah ! si j'avais votre éloquence !

MIRABEAU.

Vous me quittez déjà ?

HENRIETTE.

Je vais prier ! Ah ! n'eussé-je vécu que l'heure où nous sommes, je mourrais heureuse et je bénirais le sort.

Elle sort à gauche joyeuse.

SCÈNE VI

MIRABEAU, puis LE VICOMTE, en costume de colonel du régiment de Touraine.

MIRABEAU.

Chère et noble fille ! C'est ma vie pourtant qui se joue là !... Le plus cher de ma vie, mon amour !...

LE VICOMTE, entrant brusquement botté, éperonné.

Mon frère !... Toi, ici ?

MIRABEAU.

Oui...

LE VICOMTE.

Je te croyais à Versailles ?...

MIRABEAU.

Il s'y passe donc quelque chose de grave ?

LE VICOMTE.

Quelque chose d'excellent. Je venais l'annoncer au marquis.

MIRABEAU.

C'est ?

LE VICOMTE.

C'est que le roi a enfin écouté nos amis, ceux qui veulent le sauver.

MIRABEAU.

Qui le perdront !

LE VICOMTE.

C'est que l'assemblée des Etats est entourée de troupes et que Versailles regorge de soldats.

MIRABEAU.

Il y a péril.

LE VICOMTE.

Oui, pour les tiens!

MIRABEAU.

La séance s'ouvre dans quatre heures!

LE VICOMTE.

La séance s'ouvrira pour se fermer! L'ordre du roi est donné à M. de Dreux-Brézé.

MIRABEAU.

Pour se fermer! M. de Brézé saura que nous sommes dans l'assemblée comme dans un temple et qu'entrés là par la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes!

LE VICOMTE.

Les baïonnettes y seront! Et avec elles, nos épées.

MIRABEAU.

Et contre vos épées, ma parole et le droit!

LE VICOMTE.

A tout à l'heure!...

MIRABEAU.

Au revoir!... Ils engagent le combat, ils ont une armée, nous avons nos poitrines.

Le vicomte entre à gauche. Mirabeau va pour sortir.

SCÈNE VII

MIRABEAU, PLACIAL.

PLACIAL.

Monsieur le comte?

MIRABEAU.

Quoi, Placial?...

PLACIAL.

Madame de Rieux, ici, sachant que monsieur le comte est chez son père... Elle vient de Beauregard, et veut à tout prix vous parler.

MIRABEAU.

A moi?... Julie ici!... qu'elle n'entre pas.

SCÈNE VIII

MIRABEAU, JULIE.

JULIE.

Monsieur de Mirabeau n'attendait pas chez son père madame de Rieux.

MIRABEAU.

Ni chez son père, ni ailleurs, je croyais que notre commune existence avait été traversée par un de ces coups du sort qui ne laissent après eux, rien debout, rien de vivant!

JULIE.

C'est toi qui me parles ainsi! Tu me l'avais pourtant juré,

que notre amour serait éternel?... Et moi aussi, Mirabeau je te l'ai promis!

MIRABEAU.

C'est à Julie de Rieux que j'ai fait ce serment! Entre vous et moi, il y a Valras!

JULIE.

Lui?... ah!... oui!... Lui!... l'ami!... le frère d'armes!... Ah!... vos fausses amitiés sont donc plus fortes que l'amour de la femme prête à mourir pour vous, à donner son sang, à commettre un crime.

MIRABEAU.

Un crime? toi?

JULIE.

Est-ce que je sais?... je suis folle! J'ignorais l'amour avant de te connaître. Ce n'est pas Valras, cet homme à la probité froide dont je hais la gravité glacée, Valras, ce puritain prêcheur qui pouvait me comprendre, que je pouvais aimer. Ce que n'ont pu trouver en moi, ni lui, ni les autres dont le souvenir me donne des frissons de dégoût, tu l'as trouvé, toi!... et encore aujourd'hui, si tu savais, de moi femme tombée, prête à toutes les folies, à toutes les fureurs, de moi qui menace et qui te supplie, tu ferais, si tu voulais une héroïne!

MIRABEAU.

Ne me parle pas ainsi! Tu mens! oui! tu te mens à toi-même. Je te connais, maintenant, va, tu es née pour faire le mal, et ton amour est doublé de haine!

JULIE.

Ah! tes injures, ton mépris, que me ferait tout cela s'il y avait encore en ton cœur de l'amour?... Mais je le vois bien! oh! si tu me connais comme tu dis, je te devine! Ce n'est pas Valras qui nous sépare... c'est cette femme, cette Nehra.

MIRABEAU.

Mademoiselle de Nehra, elle est ici!... Chacune de nos

paroles peut arriver à ses oreilles, mais sachant que je vous ai aimée, et que je l'aime, elle peut tout entendre comme je lui dirai tout.

JULIE.

Eh bien!... aime-la donc... aime-la, ta Hollandaise, mais prends garde!... Je ne suis pas madame de Rieux, comme tu dis, je ne suis pas une grande dame, j'ai toutes les énergies et toutes les audaces d'une aventurière!... Ah! plus que toi peut-être, Mirabeau, j'ai les haines et les colères des révoltées!... et qu'elle se tienne en garde contre Julie Valras, cette fille d'ambassadeur, puisqu'elle me prend mon amant.

MIRABEAU.

Ton amant?... tu oses?

JULIE.

J'oserai tout!... Tu ne devines donc pas pourquoi je suis ici... tu ne sais donc pas que partout tu me retrouveras, amie ou ennemie à ton gré! Je t'aime, reste-moi! je pardonne!... chasse-moi!.je frappe!

MIRABEAU.

Et qui donc?

JULIE.

Toi et elle!

HENRIETTE.

Madame de Rieux!

SCÈNE IX

LES MÊMES, HENRIETTE, LE BAILLI, LE MARQUIS, LE VICOMTE.

MIRABEAU, voyant Henriette qui entre joyeuse.

Saluez, mademoiselle de Nehra, madame!

HENRIETTE.

Cette femme!...

MIRABEAU.

Qui osait tout à l'heure insulter...

JULIE.

C'est à moi que M. de Mirabeau jetait l'outrage! c'est tout simple! Il a oublié l'amour du passé pour le dévouement d'aujourd'hui et la femme qui eût donné sa vie pour lui pour la femme qui, pour lui, a donné sa fortune!

HENRIETTE.

Oh!

MIRABEAU.

Malheureuse!

JULIE.

Demandez à mademoiselle de Nehra, si je suis bien informée!... Elle a vendu ses bijoux, sa dot, pour...

HENRIETTE.

Ah! madame! c'est odieux!... ah! que vous ai-je fait?...

MIRABEAU.

Ce que vous avez fait?... Vous avez agi en noble fille, digne de votre père et de ses aïeux dont vous ne portez pas le nom, mais dont vous avez le cœur!... ah! partez! vous!... Partez.

Julie reste immobile.

JULIE.

Je suis ici chez le marquis de Mirabeau.

LE MARQUIS, entrant avec le bailli et le vicomte.

Et le marquis de Mirabeau vous prie de quitter sa demeure, madame!

JULIE.

C'est juste!... une de nous deux est de trop ici! La maîtresse d'hier doit disparaître devant la maîtresse d'aujourd'hui.

HENRIETTE.

Sa maîtresse!... sa maît...

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, madame... mais vous devez baisser le front devant mademoiselle de Nehra qui sera demain la femme du comte de Mirabeau.

JULIE.

Sa... sa femme !... elle !

LE MARQUIS.

Le roi a rompu d'autres mariages .. j'hésitais, vos outrages me décident !

LE BAILLI.

Respect à cette enfant ! Désormais elle est de la famille !...

JULIE.

De la famille ! Eh bien, soit, ma haine vous atteindra donc en l'atteignant ! Tous les Mirabeau contre une femme ! Ah ! vous vous repentirez de m'avoir chassée devant elle ! Assez heureuse pour m'arracher le cœur de la poitrine, nous verrons si elle sera assez courageuse pour supporter avec vous le carcan de l'infamie auquel je vous attacherai tous ! Madame de Pailly a été maladroite à Aix... jeter des brochures à cette joue ? Une accusation de vénalité qu'un mot pourrait réduire à néant ! Niaiserie ! ce sera, moi, d'un scandale plus effrayant et plus sûr que je l'éclabousserai au visage. J'ai une preuve, j'ai une arme ! oui, vous l'avez signé, mademoiselle ! votre lettre est dans mes mains !... Il ne s'agit plus d'un soupçon ! Et avant que ce mariage dont vous me parlez soit accompli, tout le monde saura par le salon, le journal, la rue, que sais-je, que Mirabeau est à qui le paie, et que si ce n'est à des banquiers qu'il a vendu sa plume, c'est à une femme qu'il a vendu son honneur.

MIRABEAU.

N'écoutez pas ! n'écoutez pas ce qu'elle dit, Henriette, c'est hideux et lâche !...

JULIE.

Vous me l'avez pris glorieux, je vous le rends infâme !... Au revoir !

Le marquis montre la porte à Julie. — Les Mirabeau sont groupés à gauche autour d'Henriette. — Julie, sur le seuil, menaçante.

HENRIETTE.

Eh bien ! non ! il sera sauvé.

JULIE.

Au revoir !

Rideau.

SIXIÈME TABLEAU

Chez Julie de Rieux, près Beauregard

Un petit boudoir élégant donnant sur des fossés pleins d'eau dont on aperçoit le miroitement, au fond, par une fenêtre avec balcon, ouverte. — Porte à droite, au fond. — Porte au fond, à gauche. — Glaces, tableaux, un chiffonnier en bois de rose, à droite, deuxième plan. Canapé à droite, premier plan. — Fleurs dans des vases. — A gauche, premier plan, un brasero brûle-parfums, sur un trépied.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, seule, assise, des lettres sur les genoux, qu'elle lit et brûle une à une.

Des lettres d'amour!... Des serments éternels!... Quand cela ne finit pas par la poussière de la rue, c'est par la flamme d'un foyer... Quelques pincées de cendre dans un brasero! et tout est dit!... Il me semble pourtant qu'il va revenir là, dans ce château de Beauregard où nous avons vécu perdus, oubliés, heureux... Et maintenant... Ah! maintenant, il est là-bas, derrière ces bois du Chesnaie, à Versailles, si près et si loin! Et me voici, seule, me déchirant le cœur à relire ces lettres qui mentaient... à chercher un peu de mon passé dans ces billets que je veux anéantir comme je voudrais moi-même... Ah! oui, ce serait plus simple!... L'eau de ces fossés vient battre le pied du logis... Y entrer, y disparaître!... S'enfoncer dans ce

linceul froid comme dans de l'oubli!... Quelle volupté!... Je le ferais si je n'espérais pas!... Et qu'est-ce que tu espères?... Puisqu'il en aime une autre! une autre! une autre!... Ah! ma tête est comme brisée... On doit souffrir ainsi quand on devient folle!... Au moins elle doit savoir que lorsqu'on a déchaîné la colère de Julie de Rieux... Ah! insensée, qui parle de mourir!... quand tu seras vengée, oui!...

SCÈNE II

JULIE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame...

JULIE.

Que me voulez-vous? Je ne reçois personne!

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est une jeune dame qui assure que si je vous dis son nom...

JULIE.

Quel nom?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mademoiselle de Nehra!

JULIE.

Elle! la Hollandaise!...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame veut-elle que je dise?...

JULIE.

Dis-lui que je ne l'attendais pas, sur ma vie, non, mais que je suis bien heureuse de la voir!

La femme de chambre s'incline et sort.

SCÈNE III.

JULIE, seule, puis HENRIETTE.

JULIE.

En sortant d'ici elle saura mieux encore quelle ennemie elle a donnée à Mirabeau.

Henriette entre, introduite par la femme de chambre. — La femme de chambre se retire.

HENRIETTE.

On me refusait votre porte, madame... Pourtant vous deviez vous attendre à me voir arriver!

JULIE.

Moi? Non! La dernière personne que j'eusse attendue, au contraire, c'était mademoiselle de Nehra!

HENRIETTE.

Vous avez aimé M. de Mirabeau, vous savez que je l'aime, vous deviez deviner que je viendrais, sachant que vous tenez sa destinée dans vos mains, vous demander, vous supplier...

JULIE.

Vous! me supplier, moi?...

HENRIETTE.

Il s'agit de lui!... J'ai oublié vos outrages et je viens vous demander qui vous voulez frapper. Si c'est moi, c'est bien! Faites! Si c'est M. de Mirabeau?...

JULIE.

Eh! qui voulez-vous que ce soit? Oui, certes, lui. Vous, que m'importe? Quand j'aurai déchiré de mes ongles la renommée de mademoiselle de Nehra, quand j'aurai crié tout haut ce que je vous disais chez le marquis : mademoiselle de Nehra est la maitresse de Mirabeau, je me serai

vengée, mais j'aurai frappé une inconnue. C'est lui que je veux atteindre.

HENRIETTE.

Voilà bien pourquoi je suis venue... Mais vous savez bien que ce que vous venez de dire est une calomnie!

JULIE.

Je sais que je souffre, que je pleure, que je hais, et que je veux me venger!

HENRIETTE.

Vengez-vous sur moi!

JULIE.

Vous êtes si bien unis qu'on ne peut déjà plus frapper l'un sans l'autre!... Rendez-moi mon amour brisé, je pardonnerai!

HENRIETTE.

Pardonner? Je ne venais demander grâce ni pour Mirabeau ni pour moi! Je venais, au nom de cet amour même dont vous parlez...

JULIE.

C'est vous qui osez l'invoquer?

HENRIETTE.

Moi, oui? La meilleure façon de prouver qu'on aime, c'est d'oublier sa colère et de se sacrifier.

JULIE.

Se sacrifier?... Vous sacrifieriez-vous, vous?

HENRIETTE.

Oui, si vous me rendez cette lettre qui devait, dans ma conscience, être le salut de Mirabeau, et qui serait sa perte, je disparaîtrai, je m'enfuirai... Je ne le reverrai jamais...

JULIE.

Jamais?

HENRIETTE.

Je vous le jure!

JULIE.

Je croyais tout à l'heure que vous étiez assez naïve pour me dire : j'aime cet homme, renoncez à lui? Mais je serais à mon tour, trop simple de croire que, moi m'étant désarmée, vous renonceriez à son amour! Elle serait duperie, d'ailleurs, ma grandeur d'âme! Et le pourrez-vous, d'ailleurs? Il vous aime! il vous suivrait.

HENRIETTE.

Les grilles d'un couvent...

JULIE.

Il les briserait! Il veut bien briser les fers d'un monde!

HENRIETTE

Je disparaîtrai, vous dis-je. Il ne saura jamais... je vous le jure, madame, je vous le jure...

JULIE.

Alors vous ne l'aimez pas! Vous êtes une enfant! Vous n'avez pas pour lui cet amour meurtri par la vie d'une femme qui met son dernier espoir dans une passion... Se sacrifier?... Elle le ferait! Moi, j'aime mieux le perdre! Vous ne l'aimez pas! Il vous appartient! Ah! mais, qu'avez-vous fait pour être aimée? Avez-vous souffert, pleuré, crié, comme moi, dans le vide amer d'une existence manquée et que Mirabeau remettait à sa place dans la lumière?... Vous êtes venue, vous avez souri! Et il vous a aimée! Et retombe à ta honte, toi, misérable, ou bien cherche un autre amant et un autre appui! Tout est fini!... Notre amour est mort! Eh bien! non! il renaît pour s'appeler la haine!

HENRIETTE.

A la bonne heure, dites donc que vous le haïssez!... Vous disiez là que vous l'aimiez, vous le disiez à moi, comme si je n'avais pas aussi ma jalousie? Vous mentiez! vous le haïssez! C'est moi qui l'aime! L'amour vrai se double de pardon! Il n'y a rien à attendre de vous qu'une

vengeance! Eh bien! vous avez raison! Je suis liée à lui maintenant et de toutes les forces de mon être! Je l'ai aimé et l'aimerai toujours. Pourquoi? Comment? Je l'ai aimé parce qu'il était Mirabeau, je l'aime maintenant parce qu'il vous a pour ennemie! Parce que je vois, depuis des années, qu'un amour comme le vôtre est sa perte, parce que je vais être sa femme, moi, parce que, pour l'arracher à une maîtresse comme madame de Rieux, je me donnerais à lui, honneur, vertu, tout entière, entendez-vous, pour vous le reprendre, pour qu'il fût à moi et ne fût plus à vous!... Mais je n'ai pas même à vous le disputer! Vous avez dit vrai! Il est à moi!

JULIE.

Eh bien! prenez-le. Cela vous regarde, mais il est perdu.

HENRIETTE.

Je le défendrai!

JULIE.

Vous contre moi! Contre la maîtresse qui connait toutes ses faiblesses, qui a le secret de son passé, de ses défaillances, contre la confidente des jours de misère, contre moi qui, de ces cendres du passé, ferai de la boue pour vous la jeter au visage.

HENRIETTE.

Et que direz-vous? Que Mirabeau a été pauvre, qu'il a aimé, qu'il a souffert.

JULIE.

Est ce que je sais ce que je dirai? Je mentirai peut-être, mais on me croira! On croit toujours à la vérité d'une infamie D'ailleurs, plus il grandit, ce Mirabeau, plus on le hait... Comptez ses admirateurs, il a le centuple d'ennemis... c'est à ceux-là que j'irai, accusant, mentant, oui, mentant, jusqu'à ce qu'écrasé sous ma haine qui était hier de l'amour, il demande grâce et se repente de m'avoir chassée, moi, devant vous.

HENRIETTE.

Vous ferez cela... vous ferez cela, madame?

JULIE.

Oui! Lorsque du haut de la tribune, cet homme parlera de patrie, d'honneur, de devoir, une voix répondra. Ce sera la mienne... Il ment! Il a menti!

HENRIETTE.

Vous savez bien que cela est faux!

JULIE.

Je sais que mademoiselle de Nehra a signé cette lettre. (Elle va au chiffonnier à droite, et ouvre un tiroir.) Cette lettre où elle déclare elle-même qu'elle a consacré sa fortune au rachat des dettes de cet homme!

HENRIETTE.

Cette lettre, je l'avais écrite pour qu'elle fût lue devant tous! Et Valras eût expliqué...

JULIE.

Ah! parbleu! c'est une grande âme, Valras!... Les beaux dévouements lui plaisent... Mais cette lettre qui, entre ses mains, pouvait servir à défendre Mirabeau, entre les miennes, servira à le perdre! Valras n'eût parlé que de votre héroïsme! Je ne mettrai en lumière que la vilenie qui me sert! Voyez-vous cette assemblée d'hommes qui portent le sort d'un monde... Au milieu d'eux, lui! Il paraît! On l'acclame! Il se lève, on se tait, il est la voix que tous écoutent. Il monte à la tribune. C'est lui!... les fronts sont découverts... Le pays attend... Le roi tremble!... La parole est à Mirabeau! — Mais n'est-ce pas ce Mirabeau qui a payé ses créanciers avec l'or de mademoiselle de Nehra!... Sa maîtresse! Oui, c'est lui! Silence à Mirabeau! A bas Mirabeau! .. Il se trouble... il pâlit... il s'écroule... il se cache... Il est bien perdu, vous dis-je, et perdu par vous! Ou plutôt, n'étant plus à moi, il ne sera plus à une autre Voilà!

HENRIETTE.

Madame... madame... Pitié!

JULIE.

Duperie!

HENRIETTE.

Eh bien! Valras, libre maintenant, joindra sa voix à la mienne pour parler aux honnêtes gens, avec toute son âme!... La vérité a autant d'échos que le mensonge! Il suffit seulement d'avoir le courage de l'affirmer. Valras l'aura!

JULIE.

Vraiment? Qu'il l'ait donc tout de suite. Cette lettre...

HENRIETTE.

Qu'allez-vous en faire?...

JULIE.

Je vais la lire tout haut à Versailles... la livrer aux gazettes... La vie privée de Mirabeau! ça s'achète cher! (A Henriette qui se place devant elle.) Laissez-moi passer. Je suis chez moi!

HENRIETTE.

Vous ne sortirez pas. Je vous en prie, je vous en supplie...

JULIE.

Laissez-moi passer! Et puisque, pour lutter aujourd'hui, Mirabeau a besoin de tout son prestige, dans une heure, il sera déshonoré, livré en pâture à la risée et au mépris!

HENRIETTE.

Madame... non... ce serait trop lâche, madame... Oui, je vois, je vois bien, on le croirait... et ce serait moi... Ecoutez encore... Oui, je renoncerai à lui... Au fond du cloître il me suivrait...

JULIE.

Même dans le cloître on n'oublierait pas Mirabeau. Qu'il vous suive jusqu'au fond de la honte! — C'est plus sûr.

HENRIETTE.

Vous ne me comprenez pas!... Je mourrai.. je me tuerai...

JULIE.

Allons donc! Est-ce qu'on se tue quand on est aimée!... Ce sont les autres qui meurent, mais elles meurent vengées. (Elle agite le papier qu'elle a pris dans le chiffonnier.) Et voilà ma vengeance! Elle est hideuse, mais on ne choisit pas.

HENRIETTE, lui prenant le papier d'un mouvement violent.

Ah!... je l'ai!... Maintenant vous êtes désarmée!

Elle court rapidement à gauche vers le brûle-parfums et va y jeter la lettre. Julie, bondissant, lui saisit le bras et l'arrête.

JULIE.

Rendez-moi cette lettre!

HENRIETTE.

Je suis forte aussi, vous ne l'aurez pas!

JULIE.

Rendez-moi cette lettre!

HENRIETTE.

Vous me faites mal... Ah! misérable, vous me faites mal!

JULIE.

Rendez-moi cette lettre!

HENRIETTE.

Jamais! (Elle se dégage violemment de l'étreinte de Julie, regarde le brûle-parfums dont elle est trop éloignée, et apercevant la fenêtre ouverte.) Ah! la fenêtre! (Elle court pour jeter le papier qu'elle veut déchirer, Julie, toujours rapide, la rejoint d'un élan. Les deux femmes sont au fond, devant la fenêtre sur le balcon.) Là... dans l'eau!... Vous ne l'aurez pas!

JULIE.

Ah! cette lettre! cette lettre!...

Elle tord le poignet d'Henriette qui, sur le balcon, crie.

HENRIETTE.

A moi!... A l'aide!... Au secours!...

JULIE.

Ah! mais, tais-toi, tais-toi donc! malheureuse! Tais-toi pour toujours!

Elle le repousse, veut tout à la fois lui reprendre la lettre et lui fermer la bouche. Henriette, le dos appuyé contre le balcon, tombe. On entend, avec un cri aigu, le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

HENRIETTE.

Ah!... misér...

SCÈNE IV

JULIE, puis MIRABEAU.

Julie reste un moment immobile, près de la fenêtre, regardant l'eau avec horreur. Elle est comme clouée à sa place, puis faisant face au public, terrible, les yeux hagards, elle reste un moment muette, passant ses mains dans ses cheveux.

JULIE.

Ce cri!... Et maintenant... ce silence... Eh bien! le sort a choisi, tant mieux! (La porte s'ouvre. Julie recule terrifiée.) C'est Mirabeau!... (Balbutiant.) Toi?... Vous?

Tout en parlant, elle recule encore devant Mirabeau comme devant un spectre.

MIRABEAU.

Mademoiselle de Nehra est venue ici, chez vous! Où est-elle? Où est Henriette?

JULIE.

Henriette! Cherche là! (Elle montre la fenêtre.) Tu m'as pris mon bonheur, j'ai pris ton amour!

MIRABEAU, poussant un cri terrible.

Ah! misérable femme! (Il court à la fenêtre.) Henriette!...

Avant que j'aie pu... (Comme apercevant quelqu'un.) Valras! là! Sauvez-la! Valras! (Allant à la porte de droite.) Au secours! Au secours! Il l'a sauvée! Entends-tu, misérable! Il l'a sauvée! sauvée!

Mirabeau s'est précipité, et revient bientôt suivi de Valras.

SCÈNE V

LES MÊMES, VALRAS, HENRIETTE, LA FEMME DE CHAMBRE, DEUX LAQUAIS.

Mirabeau dépose Henriette sur le canapé. Les cheveux sont dénoués, elle a à la tempe une tache rouge.

MIRABEAU.

Du secours!... Henriette!... Henriette!... (Avec terreur.) Est-ce qu'elle est morte?

JULIE.

Morte?

MIRABEAU.

Henriette! Henriette!...

VALRAS.

Sa tempe a porté contre une pierre! Elle est morte!...

MIRABEAU, se penche vers elle, écoute, cherche le souffle d'Henriette.

Mais elle est morte! Elle est morte! Elle est morte! Ah! mon amour brisé! Mon salut! mon bonheur!

JULIE, avec une émotion poignante.

Ah! comme il l'aimait!...

Mirabeau fait signe aux laquais de sortir.

SCÈNE VI

MIRABEAU, JULIE, VALRAS, HENRIETTE, morte.

MIRABEAU.

Tu m'avais dit que tu irais jusqu'au crime! C'est la seule parole que tu auras tenue!

JULIE.

Le crime?... Oui... Je t'avais averti!

MIRABEAU.

Eh bien! tu vas mourir! ici! à côté de ce cadavre!

JULIE.

Mourir par toi?... Tuée par, toi?... en finir? Ah! c'est ma joie de t'avoir pour bourreau! Oui, frappe! frappe! Fouille ce cœur de ton poignard! Tu n'y trouveras que ton nom, va, je voulais vivre pour toi, je meurs par toi, merci!...

MIRABEAU.

Oui! Que justice soit faite!

JULIE, souriante.

Eh bien! mais, frappe donc! Frappe!

MIRABEAU.

Ah!

VALRAS, qui est demeuré debout, contemplant le cadavre d'Henriette, passant rapidement vers Mirabeau à qui il arrache son arme.

Non! le justicier, c'est moi!

MIRABEAU.

Valras!

VALRAS.

Moi qui, seul, ici, ai le droit de châtier et qui vais punir!

JULIE, allant à Mirabeau perdu, comme évanoui devant le cadavre d'Henriette.

Ah! mais j'ai tué ton Henriette! Je l'ai tuée! je l'ai tuée! Frappe-moi donc, toi, Mirabeau!

VALRAS.

Julie Valras!... Devant cette martyre, je pourrais vous tuer, vous ayant condamnée dans ma conscience! J'aime mieux... (Il s'approche du brûle-parfums à qui il présente le manche du poignard de Mirabeau en le tenant par la lame.) tiens... te marquer d'un signe ineffaçable .. Oui, là, au front de la fleur de lis dont on marque les forçats sur l'épaule, afin que tu te caches désormais sous le voile des recluses ou que tu promènes sous le dégoût le stigmate de ton infamie.

Il s'avance, droit, impassible vers Julie qui recule.

JULIE.

Ah! non!... non!... La mort! Tuez-moi! Mais la brûlure dans la chair! Pas cela! pas cela! Je l'ai vu! Grâce! grâce! Pardon!

VALRAS.

Il n'y avait qu'un être ici qui eût pardonné... cette enfant... Priez, suppliez, appelez, vous l'avez tuée!

Valras saisit Julie et la marque au front d'une fleur de lis entre les deux yeux.

JULIE, poussant un cri terrible.

Mon Dieu!... Ah!... maudit! maudit!... maudit!...

Elle recule défaillante et s'enfonce dans la porte de gauche.

SCÈNE VII

MIRABEAU, agenouillé comme ébranlé devant le corps d'Henriette, VALRAS.

VALRAS, allant à lui d'une voix grave.

Mirabeau! ceux qui ont juré de vivre et de mourir pour la liberté vous attendent!... Il n'y avait ici qu'une femme, il y a là-bas la patrie! Je veillerai sur cette enfant qui vient de mourir, allez combattre pour la nation qui va naître!

MIRABEAU, qui a écouté, agenouillé, cette voix comme si elle venait du lointain, se redressant de toute sa hauteur.

J'y vais!

Rideau.

SEPTIÈME TABLEAU

Le 20 juin 1789

La salle du Jeu de Paume. — Reproduction exacte du fameux tableau de David : LE SERMENT DE JEU DE PAUME. Les divers personnages du peintre sont, au lever du rideau, placés dans la position même que leur a donnée David, dans sa peinture populaire. — Le vent agite les rideaux de la salle aux fenêtres de laquelle sont suspendues des grappes de gens du peuple, hommes et femmes.

BAILLY, en costume noir de député du Tiers-Etat.

Représentants de la nation, jurez-vous de ne jamais vous séparer, de vous rassembler et de lutter jusqu'au jour où sera assurée la liberté ?

UN GRAND CRI.

Nous le jurons !

MIRABEAU.

Nous avons tout donné à l'humanité ! Mais au fond de nos cœurs brisés reste la passion ardente de la patrie. Aujourd'hui s'ouvre pour nous et pour le pays une vie nouvelle ! Le vieux monde est fini, le nouveau commence !... Et qu'à cette place où vous avez juré d'affranchir la nation, les mains de nos neveux écrivent un jour : *Ils l'avaient juré, ils ont tenu leur serment!* La France est libre !

Les députés, la foule, agitant ses bonnets, ses mouchoirs, dans une sorte d'orage d'enthousiasme.

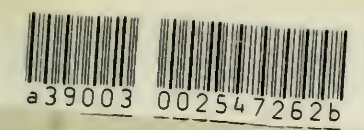
TOUS, d'un seul élan.

Vive la nation !

FIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT




a39003 002547262b

